



# Rentrée littéraire 2024 :

une (modeste) sélection proposée par  
la *Librairie Lafontaine*, Privas

« ...pour un livre comme celui-ci, il faut puiser dans **le domaine intarissable de la fiction, ce continent qui s'élargit à mesure que l'on écrit**. Ce que tu ne sais pas, invente-le. Et si ce que tu sais ne te plaît pas, change-le. **Comme si la fiction avait le pouvoir de restaurer.** »

Sylvia Aguilar Zéleny, *Le Livre d'Aïcha* (Le Bruit du monde, octobre 2024), p.130

À quoi bon la littérature, dans un monde où la moitié de la planète semble se désintéresser d'un génocide en cours au Moyen-Orient, où des guerres sans fin ravagent l'Ukraine ou le Congo, où le modèle démocratique est mis à mal dans de nombreux pays, et jusque chez nous peut-être ? Que peuvent les mots contre les murs que l'on construit un peu partout, pour encercler notre « jardin », européen ou occidental, plus toujours si propre d'ailleurs, et le protéger contre les surgissements possibles de la « jungle », pour reprendre les mots d'une métaphore si parlante, qui donne son titre au dernier essai d'Edwy Plenel (La Découverte, septembre 2024) ? Qui pour s'enticher encore des pouvoirs de l'écriture, des promesses des prix littéraires, de toute la joyeuse comédie culturelle de la Rentrée littéraire, quand des tempêtes gigantesques, des inondations catastrophiques, des incendies ravageurs menacent tous les jours la survie de l'humanité, quand ce ne sont pas la guerre, la misère et la famine qui s'en chargent quotidiennement dans de nombreux lieux du globe ?

Et puis, que vaudront ces milliers de pages imprimées que commencent à recevoir en juillet, avant publications, les libraires, et qu'ils se feront tâche et plaisir, avec bientôt les bibliothécaires, de lire pendant l'été avant d'en vanter les mérites auprès d'un public de lecteurs, quand la fréquentation des écrans tarit de plus en plus l'appétit de littérature ? Quel avenir appartient encore à la qualité en matière littéraire, quand après le succès du manga (en baisse dans les ventes), c'est, de plus en plus vers la « romantaisy » ou la « dark romance », des livres au contenu bien régressif en période Metoo, que se tournent adolescent.e.s et « jeunes adultes », encouragé.e.s par la mode et l'assistance du fameux Pass Culture (ce qui permet aux parents de ne plus trop investir eux-mêmes dans les lectures de leurs enfants), des genres qui induisent aussi des « manières de lire » dont on doute (mais certains diront que c'est parole de vieux grognon...) qu'elles incitent beaucoup ensuite à explorer davantage les riches territoires du Livre ?



Mais puisque nous sommes là, quand même, pour célébrer cette Rentrée littéraire 2024, rendons-lui des couleurs ! Croyons en ses vertus rédemptrices de confiance et de joie, faisons « comme si la fiction avait le pouvoir de restaurer », pour reprendre les mots de Sylvia Aguilar Zéleny cités un peu plus haut. Avec 459 nouveautés dans le domaine romanesque, cette année, contre 466 l'an dernier (mais on connaît toute la relativité de ces chiffres !), on admire la sagesse d'éditeurs qui savent réduire si largement (et en s'en vantant !) leurs appétits... Pour nous, le meilleur du cru annuel aura été dans des textes, qui sans être de l'autofiction, s'inspirent du vécu de leurs auteur/trices, comme ceux de Clémentine Mélois, d'Emmanuel Ruben, de Robert Piccamiglio, Camila Sosa Villada, Andrew O'Hagan ou Sylvia Aguilar Zéleny, ou montrent de vrais talents de conteurs ou d'inventeurs, comme les romans de Miguel Bonnefoi ou de Marcus Malte. Avec aussi, pour nous (mais c'est juste parce que les choix de lecture se sont présentés ainsi !), des tonalités dominantes irlandaises (avec les œuvres de Colm Toibin, de Jan Carson ou de Michael Baege) ou d'Europe Centrale, pensant à la Roumanie de Corinne Royer ou à la Croatie d'Anton Tomic... Nous avons un peu moins écrit sur nos lectures de la Rentrée, cette année, freinés dans cette tâche par des événements imprévus, nous en sommes désolés et nous vous prions d'accepter nos excuses. Mais nous vous donnerons (ou vous rappellerons, puisque ce sont souvent les livres dont on parle déjà beaucoup), au-delà de nos choix personnels, les « titres qu'il ne faut pas manquer », et quelques recommandations dans le domaine du policier ou des bandes dessinées marquantes de cette même rentrée, un ou deux essais aussi sur la littérature ou la lecture. La librairie se fait, enfin, un plaisir de vous offrir le numéro de rentrée de la Revue Page, afin de compléter cette sélection... Bonne lecture !

### **Des livres, des écrivains et des libraires dans les livres... Une petite sélection de citations pour illustrer cet art de l'autocélébration, la meilleure façon de rendre hommage à des espèces peut-être en voie d'extinction ?**

« C'est en vogue en ce moment, dans chaque quartier s'ouvrent de petites librairies indépendantes. Et elles ont de plus en plus tendance à devenir des « espaces culturels » et à proposer des événements variés comme des rencontres, des concerts, etc. Mais tous les libraires ne suivent pas cette mode. S'agit-il d'une façon d'attirer les clients? En tout cas, c'est une bonne méthode car se contenter de vendre des livres ne permet de quasiment jamais de gagner sa vie. »

**Hwang Bo-reum, *Bienvenue à la Librairie Hyunam*** (Philippe Picquier, août 2024), p. 46

« Je n'avais pas l'intention de voler quoi que ce soit ce jour-là. Je suis juste entré jeter un œil sur les tables. Et puis j'ai repéré un exemplaire de *La faim*, de Knut Hamsun, avec une introduction de Jo Nesbø, un écrivain que je n'avais jamais lu, et une postface de Paul Auster – lui, en revanche, je connaissais. Ce bouquin avait l'air parfait pour moi, dès qu'il y avait marqué « roman existentiel » sur la quatrième de couverture je pouvais être sûr que c'était ma came, et puis le gars qui l'avait écrit avait quand même eu le prix Nobel ; il n'y avait pas grand risque que ce soit une daube. J'ai glissé le livre sous mon bras et j'ai fait comme si j'en cherchais un autre. Il fallait vraiment que ce soit crédible, que je donne l'impression d'avoir déjà acheté le bouquin avec lequel je me baladais ; comme ça, si jamais je me faisais choper en sortant, je pourrais dire oh merde, désolé, je crois que j'étais perdu dans mes pensées, et faire deux ou trois plaisanteries comme si j'avais complètement la tête ailleurs. Les gens font ça tout le temps, et soyons honnêtes, personne n'a envie d'appeler les flics. Personne n'a envie de se faire chier. Tout le monde veut juste arriver au bout de sa journée de travail de la manière la plus rapide et la moins pénible possible, sans la moindre contrariété. Sans devoir se fader un tas de paperasse. Le truc qui jouait en ma faveur, c'est que les gens vont et viennent en permanence dans les librairies avec des bouquins à la main, et il n'y a aucun moyen de savoir qui a payé quoi. Toute l'astuce, c'est de garder l'air naturel, et la meilleure façon que j'ai trouvée pour donner cette impression, c'est de rester planté dehors un moment, juste devant les portes, en faisant comme si je n'étais pas pressé d'aller où que ce soit. Une fois assuré

que personne dans la librairie n'allait me courir après, j'ai filé avec le bouquin coincé sous le bras. »

**Michael Magee**, *Retour à Belfast* (Albin Michel, août 2024), pp.49-50

« Le roman ? Avoue, tu avais voulu t'en débarrasser. Mais jeter un présent de Laurette t'aurait plus encombré que le cadeau lui-même. Heureusement, le livre n'était pas bien épais. Pris en sandwich dans ta bibliothèque entre deux gros volumes – une histoire du jazz et une bio d'Armstrong – il était aussi visible qu'une tranche de jambon dans un Parisien. Tu l'oublieras. Croyais-tu. Mais les bouquins parfois ont envie d'être lus. Les bouquins, parlons-en. Sur le jazz, « exclusivement ». La littérature ? Aucun intérêt. Ta vie était assez romanesque comme ça. Et peu de chances de trouver dans un livre des réponses à tes questions existentielles. Pire : ouvrir un livre, c'était ajouter la confusion des autres à ton propre désordre. »

**Céline Righi**, *Les Choses de la nuit* (Éditions du Sonneur, août 2024), p.25

« Cet appartement ressemble définitivement plus à un bureau qu'à autre chose, dit Mario.

Je suppose que ce qu'il veut vraiment dire, c'est que l'appartement ressemble plus à « mon » bureau qu'à « notre » appartement. Il m'embrasse sur le front, me caresse les cheveux et me laisse continuer mes affaires. Mes affaires, c'est cette « chose » que je fais sur ma sœur. Le chaos de ce projet et de ma vie. Il y en a partout. D'un côté, il y a ce que je n'ai pas fini de déballer depuis que nous avons emménagé ici il y a quelques mois. De l'autre, il y a mes papiers. Dans la salle à manger, il y a des cahiers, des photos. Sur la table du salon, il y a des documents variés. Sur le canapé devant la télé, une autre pile de papiers que j'ai réunis pour mon livre.

Oui, j'écris un livre.

J'écris le livre de ma sœur.

Le livre d'Aïcha. »

**Sylvia Aguilar Zéleny**, *Le Livre d'Aïcha* (Le Bruit du monde, octobre 2024), p.112

« Je me demande souvent d'où me vient cette incapacité à m'attacher aux pierres, aux plantes, aux arbres, aux fleuves, aux ruisseaux, aux rochers. Je me demande d'où vient cette incapacité à me créer des racines dans un sol particulier, alors que je suis si attachée à certains êtres. Est-ce tout simplement parce que je n'ai pas encore trouvé mon lieu idéal ? Ou bien suis-je affligée d'une indifférence incurable devant le bonheur pastoral ?

Les seuls chemins que j'ai plaisir à emprunter sont ceux qui s'ouvrent dans les livres, ce que j'ai quelque mal à avouer parce que je crains que cela ne s'apparente à une posture.

Je n'ai de goût que pour les chemins qui s'ouvrent dans les livres ou les chemins qui mènent aux autres, qu'ici je n'évoquerai pas.

Je n'ai de goût que pour les chemins qui s'ouvrent dans les livres. J'y trouve tous les reliefs : escarpés, paisibles, pierreux, tendres, liquides, maritimes, montagnards, modestes, parfois inaccessibles, murés, abrupts. J'y trouve toutes les couleurs et toutes les nuances. J'y trouve toutes les saisons. J'y trouve toutes les musiques. Et toutes les atmosphères. »

**Lydie Salvayre**, *L'Honneur des chiens* (L'Ire des marges, septembre 2024), pp.14-15

« Elle a fouillé dans son sac et en a sorti un livre épais qu'elle a posé près de sa tasse. Il y avait une photo sur la couverture, le dos était brillant, j'ai tout de suite vu que c'était un guide de voyage.

Cet objet m'a paru presque insolite. Maintenant que notre téléphone nous fournit en un rien de temps toutes les informations qu'on veut sur les curiosités touristiques des environs, qui a encore besoin d'un guide ?

Mais lui, téméraire et anachronique, de toute sa petite masse groupée sur elle-même, résistait.

[...] J'ai repensé à mes années d'étudiant.

Je me suis revu en train de descendre au rayon *Voyages* d'une librairie très vaste dans laquelle je n'entrais que pour ça (les autres livres, les romans, je les achetais dans des librairies plus exigües) et, la tête un peu de côté, de déchiffrer les titres sur les dos, jusqu'à trouver ceux qui concernaient la destination choisie et qui me fourniraient des listes d'hôtels.

Dans le même mouvement, j'ai pensé aux agences de voyages. Parce qu'il a existé un temps où c'était tout une affaire, d'acheter un billet. Il fallait sortir de chez soi, c'était beaucoup d'expérience vivante, de corps croisés, de paroles échangées. On poussait une porte vitrée, on attendait, et finalement on s'asseyait derrière un bureau, de l'autre côté duquel une personne vous montrait des catalogues (en papier, oui), vous donnait des brochures, de la pointe de son bic vous désignant des hôtels, entourant des références. De retour à la maison, vous en tourniez attentivement les pages, certains s'aidaient en humectant leur index d'un rapide coup de langue, ça permettait de coller un peu la page au doigt pour la soulever (j'explique tout ça parce que bientôt il n'y aura plus personne pour s'en souvenir – des agences de voyages, de leurs brochures, mais un jour aussi de toutes les pages du monde, de ce geste-là, de tourner une page). »

Christine Montalbetti, *La Terrasse* (P.O.L, août 2024), pp.48-50

## Domaine francophone :

- **Les immanquables**, les marronniers (Amélie Nothomb...), les titres d'auteurs confirmés ou dont toute la presse (ou tout le monde) parle, quelques livres très grand public ... En somme, tous les romans que vos bibliothèques ne pourront manquer de présenter sur leurs tables ou leurs étagères !
- *L'Impossible retour*, Amélie Nothomb (Albin Michel)
- *Houris*, Kamel Daoud (Gallimard)
- *Il neige sur le pianiste*, Claudie Hunzinger (Grasset)
- *Jacaranda*, Gaël Faye (Grasset)
- *Les Jardins de Torcello*, Claudie Gallay (Actes Sud)
- *La Désinvolture est une bien belle chose*, Philippe Jaenada, (Mialet-Barrault)
- *Frapper l'épopée*, Alice Zeniter (Flammarion)
- *Madelaine avant l'aube*, Sandrine Collette, (Lattès)
- *Que du vent*, Yves Ravey, (Minuit)
- *Mémoires sauvées de l'eau*, Nina Léger, (Gallimard)
- *Cabane*, Abel Quentin (L'Observatoire)

- *L'Hôtel du Rayon vert*, Franck Pavloff (Albin Michel)
- *Célèbre*, Maud Ventura (L'Iconoclaste)
- *La Première histoire*, Frédéric Gros (Albin Michel)
- *Dors ton sommeil de brute*, Carole Martinez (Gallimard)
- *Medusa*, Isabelle Sorente (Lattès)
- *Ces féroces soldats*, Joël Egloff, (Buchen-Chastel)

## • **Les livres que nous avons beaucoup aimés :**

- **Clémentine Mélois, *Alors c'est bien* (Gallimard, L'Arbalète, août 2024) :**

« On ne peut pas tout raconter d'une vie, surtout lorsqu'elle a été beaucoup vécue et qu'elle est vue à hauteur d'enfant. Lorsqu'on referme un livre, il ne nous reste en tête que quelques passages, une impression diffuse, des souvenirs plus ou moins fidèles, parfois une phrase seulement. S'il m'arrive d'oublier les images, j'ai la mémoire précise des mots, et il ne se passe pas un jour sans que je ne repense aux dernières paroles de mon père. » (p.201)

Un livre qui n'est pas un roman, mais qui restera sans doute l'une des œuvres les plus belles, les plus émouvantes de cette Rentrée littéraire 2024. Un livre qui pourrait illustrer au mieux, pour notre époque, le genre traditionnel du « tombeau », et qui, d'ailleurs, raconte en particulier cela, la construction d'un fabuleux tombeau. Un livre-hommage, celui d'une fille à son père, ou parce qu'elle porte aussi la voix de tous ceux qui ont été ses plus proches, le livre-témoignage de toute une famille à ce mari ou à ce père, qui au-delà de l'amour qu'il leur a porté, a su donner en permanence énergie et joie à leur vie, forgeant en artiste leur existence, leur léguant ses talents de génial inventeur de formes.

Artiste plasticienne à l'œuvre pleine de fantaisie, autrice et illustratrice de livres pour enfants, mais aussi d'un roman-photo et, surtout, de *Dehors, la tempête* (Grasset, 2020), une formidable autobiographie de lectrice, Clémentine Mélois apprend, en septembre 2020, que son père, le sculpteur Bernard Mélois, est à l'hôpital, atteint d'un cancer au côlon à un stade avancé. Bouleversée par cette nouvelle, comme sa mère Michèle et ses deux sœurs, elle va avec elles accompagner pendant trois ans un malade qui a fait vœu d'affronter l'inéluctable avec courage, sérénité et, même, une forme d'humour qu'il n'a cessé de déployer dans sa vie comme dans toute son œuvre. Quand finalement la fin est proche, la famille entière s'accorde à son souhait de donner à son départ des allures de fête...

Clémentine Mélois raconte les étapes de ce projet, comment elle a pu parcourir cinq cent kilomètres pour faire émailler, couleur bleu outremer, la croix de fer récupérée sur une tombe de famille, comment elle peindra du même bleu « plaque de rue » le cercueil lui-même, comment sa sœur Barbara mettra ses talents de marionnettiste et d'accordéoniste au service de la cérémonie, ou choisira plus simplement les clous de cercueil les plus adaptés au goût de son père. Elle évoque, au fil des pages, les paysages de l'enfance bretonne du père, devenus plus tard ceux des vacances de ses propres enfants, elle décrit la vie de ses parents, acceptant parfois des conditions d'existence très modestes, pourvu qu'ils puissent s'aimer avec passion et élever leurs filles dans le goût de la liberté et de la création artistique. Elle retrouve le tee-shirt « My shell ma belle », le préféré de son père, elle dépoussière un porte-savon, « en aluminium pas très joli », mais qui est comme un concentré de mémoire ancestrale. Elle parle des gens, compagnons précieux de la famille ou soutiens de l'œuvre de son père, elle revisite la maison et l'atelier. Un atelier, où quelques semaines avant la mort de Bernard Mélois, on entreprend de vider un vaste espace encombré des ustensiles, brocs et seaux en émail, récupérés dans des décharges et devenus

la matière première de ses sculptures, pour le transformer en une galerie où l'on rassemblera des pièces de son travail, qu'il pourra ainsi contempler encore...

Narrant avec beaucoup d'humour et de tendresse cette belle entreprise collective, qui réunit dans un même élan le père et toute sa famille, leur permettant de tenir la douleur et la mort à distance, Clémentine Mélois transforme ce récit de deuil en chant de vie. « Avant de recouvrir la structure, mon père soudait en son centre un cœur en émail, pour donner vie à la sculpture. J'aimais regarder entre deux tôles, comme on colle son œil au trou d'une serrure. J'observais avec émotion ce cœur d'émail, une toute dernière fois, avant que la sculpture ne soit entièrement recouverte et qu'il ne soit caché à jamais. » (p.70) Reproduisant le geste de son père, c'est son cœur qu'elle fait ainsi encore palpiter au creux de ses pages. « Alors c'est bien », lui dit-il en acceptant de la quitter, comme il quitte la vie... et oui, c'est bien, c'est bien et foutrement beau, comme une sculpture de Bernard Mélois, on vous le dit, ce texte de sa fille !

- **Miguel Bonnefoy, *Le Rêve du jaguar* (Rivages, août 2024)**

« Elle parvint à s'agripper avec virulence aux barreaux du lit et à pousser de toutes ses forces. Elle sentit tout à coup le passage de la tête qui lui déchirait les parois internes, « Viva Venezuela », elle sentit cette tête qui entraînait dans les riches heures de l'histoire d'un continent, qui émergeait dans le tumulte de la rue, elle sentit cette tête qui lui fit remonter les siècles latino-américains, jusqu'à la conquête espagnole et l'héritage colonialiste des maîtres de la vallée, jusqu'aux empires des prêtres indigènes et les dynasties archaïques, « Viva Venezuela », cette tête qui passait à travers les batailles maritimes du golfe, qui rappelait la plus vieille mémoire des sociétés, remontant le cours des fleuves jusqu'aux temps géologiques des guerres minérales, depuis la splendeur primitive d'un premier lézard pointant son nez d'une coquille préhistorique, « Viva Venezuela », et Ana Maria, qui poussait depuis les sédiments calcaires des sous-sols, éprouva une douleur si intense qu'elle l'entraîna encore plus loin, dans le temps où il n'y avait ni rochers, ni sables, ni oppresseurs ni opprimés, ni aurores ni amours, mais seulement, suspendu au milieu de rien, le vide magnifique d'une première étoile.

- Quel prénom voulez-vous donner à votre enfant ? demanda l'infirmière. [...]

L'enfant pesait un poids démesuré, celui d'hier et celui de demain. Ce fut comme la découverte d'une fresque qu'on aurait trouvée après des fouilles, un trésor fermé, tout un monde de symboles à déchiffrer. Antonio, qui avait maintenu jusqu'à maintenant une tension sérieuse et une réserve dans ses gestes, s'affaissa sur ses genoux et fondit en larmes.

- Quel prénom voulez-vous donner à votre enfant ? répéta l'infirmière.

Il ne trouva aucun mot, ni pour sa femme, ni pour sa fille, comme si le doux torrent de cet instant l'avait purgé de toute langue. Ana Maria prit alors la parole. Au milieu du vacarme assourdissant de la rue, elle répondit d'une voix ferme :

- Elle s'appellera Venezuela. »

Miguel Bonnefoy, *Le Rêve du jaguar* (Rivages, août 2024), pp.151-153

Drôle de coïncidence de lire ce nouveau roman de Miguel Bonnefoy, où il est tant question de son pays d'origine (ou, du moins d'une de ses origines, si la France et un peu le Chili, croit-on, ont à voir avec son histoire ?) et dont, comme on le voit dans cette magnifique scène de naissance, le couple des protagonistes donnent son nom à leur fille, au moment même où le Venezuela revient si fortement dans l'actualité, à cause d'une victoire électorale volée, qui maintient au pouvoir un Maduro devenu usurpateur. Drôle d'écho, oui, entre cette fiction et la réalité contemporaine, quand la fin du texte, noyée déjà par la tristesse née des morts d'Antonio et d'Ana Maria, avoue une certaine amertume politique, dénonçant la tragique trahison des révolutions les plus généreuses, lorsqu'elles sont minées par l'inertie et la corruption.

Mais avant d'évoquer de manière à peine voilée la triste dérive du régime chaviste, ce nouveau roman de Miguel Bonnefoy est d'abord, comme l'avait été *Héritage* (2021), une extraordinaire saga

familiale, mettant en scène les destinées exceptionnelles de personnages libres et flamboyants, portée par le souffle épique et le talent de conteur de l'auteur, dont on retrouve ici toute la magie d'écriture avec un immense plaisir !

« Voyant Cristobal corriger frénétiquement ses manuscrits avortés, ses débuts de romans, elle ne put s'empêcher de lui demander ;

- Qu'écris-tu ?
- Je ne sais pas. Un roman sur Maracaibo, je crois.

Elle demeura silencieuse.

- Je ne connais rien aux romans, répondit-elle. Mais je sais que les paysans de Maracaibo sont persuadés que, dans toute portée de chats, il y a un jaguar. La mère, prudente, l'isole, le chasse, pour l'empêcher de dévorer les autres. Il grandit différemment. Il s'émancipe. Ce sont les bâtisseurs de cette ville. On est tous fils d'un rêve de jaguar. » (p.289)

Premier de ces « jaguars » dans le roman, Antonio a été abandonné peu après sa naissance sur les marches d'une église. Moins par amour d'abord que parce qu'elle découvre que ce bébé peut l'aider à obtenir davantage de compassion et d'argent, il est recueilli par la muette Teresa, une mendiante qui exerce là ses activités et qui l'élèvera tant bien que mal. Intelligent et débrouillard, le garçon trouve rapidement de quoi gagner sa vie, exerçant de petits boulots ou aidant à construire une digue contre une terrible vague de pétrole, avant d'être embauché dans un bordel et d'y faire carrière comme barman... Mais un jour, il est reconnu par son père, l'homme qui l'avait autrefois abandonné et qui décide de l'aider à changer de destin, lui offrant la possibilité d'étudier pour devenir médecin.

Confronté dans une compétition d'élèves à une certaine Ana Maria Rodriguez, Antonio en tombe éperdument amoureux. Mais celle-ci ajoute, pour sa conquête, un défi supplémentaire : elle ne donnera son cœur qu'à l'homme qui lui racontera la plus belle histoire d'amour... Ce n'est pourtant pas une, mais mille histoires d'amour qu'Antonio, persuadé qu'il n'est pas capable d'en composer lui-même, lui proposera, mille récits qu'il aura recueillis auprès de passants en veine de confidences et rédigés dans un cahier, un opuscule qu'Ana Maria acceptera en gage d'amour. Leurs destins ainsi liés, les deux amants deviendront des praticiens réputés, elle comme gynécologue et première femme médecin du pays, lui comme généraliste, chirurgien et urgentiste. S'installant à Maracaibo, exerçant leur métier avec passion et générosité, participant aux luttes féministes et sociales au risque de se faire arrêter et torturer, ils donneront naissance à Venezuela, une fille à qui ils lègueront le goût de la liberté, et qui elle-même leur donnera un petit-fils, ce Cristobal, qui ressemble tant à l'auteur lui-même, un écrivain porteur du rêve du jaguar...

Histoire où s'enchaînent mille histoires, conte-fleuve aux méandres infinis comme l'Orénoque, fiction qui se nourrit des meilleures épices du réalisme magique, texte qui se permet de faire revenir des héros du *Voyage d'Octavio* (Rivages, 2015) ou d'*Héritage*, les plus latinos des précédents romans de Miguel Bonnefoy, comme pour mieux montrer que ce qui est narré ici n'est qu'une étape d'une seule immense épopée, on ne peut résumer l'intrigue complexe de ce récit, pas plus que décrire la luxuriante jungle d'images et d'émotions qu'il propose. Alors, nous reste juste, pour ne pas risquer de déflorer davantage le chemin, qu'à vous engager tous à suivre les traces du jaguar Miguel, sa piste aussi pleine d'humour que d'amour, sa longue foulée d'écriture en quête de liberté !

- **Corinne Royer, *Ceux du lac* (Le Seuil, août 2024) :**

« Dans le delta, il était regardé autant qu'il regardait. Il ne demandait rien et il ne concédait rien. Il était avec. Ses yeux avaient tour à tour la clarté des eaux de la rivière et la lueur ambrée de l'iris des bêtes dans l'obscurité des terriers. Tout lui parlait : les bruissements, les silences, les cris. Le sentiment exacerbé qu'il avait d'exister n'était dû ni à la beauté des lieux, ni à leur immensité, ni même à la liberté dont il jouissait, mais à sa communion avec le monde qui l'entourait. La nature l'imprégnait d'un pouvoir prodigieux, une faculté sans cesse renouvelée de croissance et de regain. Sasho était feuille ou poil, fleur ou roche, plume, duvet, corolle, nervure. Il avait prise sur chaque chose et chaque chose avait prise sur son être. La rivière se contractait lorsqu'il pénétrait son cours et ses propres

mouvements se calquaient sur cette contraction, les branches ployaient lorsqu'il grimpeait aux arbres et son corps usait de leur souplesse comme il l'aurait fait d'un tremplin, les animaux fuyaient à son approche et il les traquait en anticipant leur fuite. De ces liens réciproques naissait un sentiment d'appartenance qu'il n'éprouvait jamais dans les rues de Bucarest.

Ici, il était transparent et inutile.

Sa présence n'influeait sur rien, excepté parfois sur le débit des paroles lancées à son encontre, des salves d'injures parce qu'il traversait en dehors des passages piétons, ou parce qu'il remontait une avenue à contre-sens entre les files de voitures, ou plus simplement parce qu'il ressemblait à ce qu'il était ; une allure de va-nu-pieds que certains ne savaient pas définir autrement que par *bâtard* ou *sale Tsigane*. » (pp.74-75)

À une poignée de kilomètres de Bucarest, une famille de Tsiganes a réussi à protéger, loin des contraintes sociales, sa cabane et son mode de vie traditionnel, au milieu de la nature encore sauvage d'un delta, près d'un lac et de la rivière Dâmbovița, qui lui fournit généreusement ses poissons. Le père Șerban, l'aîné Sasho, ses quatre frères et sa sœur Naya, vivent, avec leur chien Moroï à gueule de vampire, en totale harmonie avec leur environnement, n'ayant pratiquement de contact à l'extérieur qu'avec la Tante Marta, grande admiratrice de Gherasim Luca et mémoire vivante du delta, et une Mémé Zizi, tenancière d'un bistrot, qui leur achète leur pêche. Mais le destin de la famille bascule vers le drame, lorsqu'un jour, les autorités de l'Etat viennent lui annoncer leur souhait de transformer leur petit paradis en une réserve naturelle et la nécessité pour elle de quitter son abri...

- On retrouve dans ce texte ce qui faisait déjà la force des précédents romans de Corinne Royer, cette manière de prendre le temps d'offrir à chacun de ses personnages – ici, Sasho peut faire figure de protagoniste, à l'instar de Jacques Bonhomme dans *Pleine terre*, mais comme dans ce dernier récit, complices et adversaires du héros, loin d'être de simples utilités, sont aussi constamment sur le devant de la scène – une vraie personnalité qu'elle dévoile au fil des péripéties de leur existence, afin de montrer à quel point l'histoire collective se nourrit de la riche matière de chacune de ces destinées individuelles. Le désespoir taciturne du chef de clan, le père Șerban, cet « homme qu'on avait réduit à empailler son passé », et sa lutte acharnée contre les tentations de l'alcool, la souffrance de Ruben, le second fils, après la disparition de son chien et la découverte de la violence d'une ville qui ne veut pas de lui, les extraordinaires talents de footballeuse de la petite Naya et la fascination pour les légendaires bisons qu'elle partage avec Sasho, les atermoiements d'Andrei, le mauvais fils de Marta, oscillant entre méchanceté et gentillesse, faute d'entrevoir le secret de ses origines..., tous ces détails d'une exploration psychologique très fine des différents personnages contribuent à donner toute sa puissance émotionnelle à la tragédie familiale. Mais c'est aussi la poésie, constamment à l'œuvre dans l'écriture de Corinne Royer, en particulier lorsqu'elle décrit la beauté fragile de l'univers naturel ou spirituel des Șerban, qui est ici célébrée. On se souvient que, dans *Pleine terre*, la littérature était déjà une vraie actrice du drame vécu par Jacques Bonhomme, homme entouré de livres et souvent inspiré par Giono... Ici, c'est le génial Ghérasim Luca que l'on rencontre au fil des pages, parmi d'autres voix de poètes roumains. Et cette empreinte de la poésie apparaît enfin dans la forme même, l'élan rythmé que l'autrice donne aux pensées de Sasho au cours de son voyage ferroviaire à la rencontre des bisons.
- Inspiré par un vrai fait-divers, le roman de Corinne Boyer, emporté par ce souffle poétique, quitte parfois la veine réaliste pour s'aventurer vers les meilleurs territoires du fantastique. Une manière de rendre hommage peut-être aux légendes du pays de Dracula ou une façon d'évoquer la puissance spirituelle de la culture tsigane de ses personnages ? Dans ce roman, comme dans le précédent et magistral *Pleine terre*, c'est aussi et surtout l'appel à un changement radical de notre relation à la nature, le plaidoyer pour un retour à des formes trop oubliées de respect et de dialogue avec l'univers qui nous entoure que l'on entend, et cette exigence, sous-jacente à l'histoire, ne peut que réjouir le

lecteur... Alors, oui, devenez bien vite les meilleurs visiteurs de « ceux du lac », les inoubliables Sasho, Ruben et Naya !

- **Emmanuel Ruben, *Malville*** (Stock, août 2024) :

« L'énergie nucléaire est une invention humaine, mais c'est l'homme, avant tout qu'elle chasse de la planète. Les animaux meurent aussi dans d'atroces souffrances du fait des rayonnements ionisants, les souris développent des cancers, les juments engendrent des poulains à huit pattes, les hérissons perdent leurs piquants et deviennent de grosses boules molles et gluantes, les poissons se métamorphosent en petites baleines flegmatiques qui se laissent pêcher à mains nues, les écureuils se transforment en créatures aussi effrayantes que des gremlins, les plantes se putréfient, les lichens se raréfient, l'eau devient source de mort, mais quelques années plus tard, on s'aperçoit que les animaux, privés de prédateurs, vivent plus longtemps qu'ailleurs, et que les mutations d'une forêt irradiée sont invisibles à l'œil nu. La vie végétale et animale a repris le dessus et seul l'homme a disparu. » (p.19)

Pronucléaires impénitents, s'abstenir (ou, mieux, accepter l'épreuve de la critique...): on l'aura peut-être compris à la lecture de ce simple extrait, le nouveau roman d'Emmanuel Ruben, au-delà de l'histoire qu'il raconte, est un texte engagé, une charge souvent virulente contre le choix de l'énergie nucléaire et le type de société qu'il contribue à construire. Mais, si la démonstration nous paraît, tout au long du livre, convaincante, on ne doit pas réduire ce texte à cette dimension pamphlétaire : *Malville* est d'abord un formidable récit, réussissant à conjuguer un roman d'anticipation et un roman d'apprentissage. Un texte, aussi, qui se nourrit très largement de l'histoire personnelle de l'auteur, où il démontre une fois de plus son amour de la nature et de l'exploration du monde, inspirant des pages d'une belle sensibilité poétique, un texte où il parle, enfin, et c'est merveille, de son goût pour les cartes et la géographie, une passion qui l'amena dès l'adolescence à créer ce « pays de Zyntarie », sorte de double imaginaire de notre Europe, un « archipel de l'écriture » (pour reprendre le titre de l'un de ses livres précédents) où il pourra tracer, nous emmenant à ses côtés, une aventure littéraire singulière et toujours fascinante.

En 2036, dans une France gouvernée par l'extrême-droite, un incident nucléaire majeur a détruit Astrid, une des nouvelles centrales, construite sur le site même de l'ancienne centrale de Creys-Malville, obligeant la population du pays à vivre confinée. Enfermé dans sa cave au bord de la Loire, Samuel médite sur l'état d'une société malade de la radioactivité, soumise à la surveillance permanente et aux mesures les plus violentes et liberticides par son gouvernement. Remontant le fil du temps, à la recherche de l'origine de ce cauchemar, il se souvient de son enfance, à l'ombre de la Centrale de Malville, ce Superphénix où travaillait son père, comme technicien en radioprotection. Il se rappelle le lotissement, les jeux des « gosses de la centrale », mais aussi les fréquentes disputes entre ses parents et le sentiment d'être, fils d'une mère juive, toujours « à part » et souvent humilié. Adolescent comprenant de plus en plus mal le discours d'un père, qui, en bon petit fantassin du nucléaire, défend son outil de travail, il rencontre Tom, puis Astrid, une camarade de classe dont il tombera amoureux, qui deviendront ses mentors, lui faisant découvrir l'envers du décor, la possibilité de lutter contre l'emprise nucléaire sur leurs existences...

Au fil de la narration, Emmanuel Ruben dévoile l'histoire du site de Malville, la naissance de la première ZAD à laquelle son projet de construction donne lieu en 1977, la mort de Vital Michalon au cours de la manifestation réprimée violemment par la police, le fonctionnement d'un réacteur sans cesse perturbé par des pannes et des incidents jusqu'à la décision de son démantèlement en 1997. Il montre comment, loin d'avoir tiré les leçons de Tchernobyl et de

Fukushima, nous avons continué à croire au rêve d'une énergie atomique sans danger, oubliant que son développement impliquait malheureusement aussi de se résigner à vivre dans une société de plus en plus sécuritaire, sinon bientôt fasciste... Evoquant la parade imaginée par son double Samuel, inventant un pays parallèle qui lui permet d'expérimenter d'autres avenir possibles, il nous confie les secrets de son écriture et les espoirs qu'elle porte...

« À mesure que nous avançons au fil du fleuve, la laideur et la monotonie du monde se dissipent. Nous étions loin de la vie morne de la cité, loin des disputes parentales, loin des bagarres et du béton, loin des bruits de pétards et des manœuvres de nos tanks en plastique, loin de cette sensation de s'emmerder comme pas permis qui nous faisait, disait mon père, accumuler les pires conneries. J'aurais voulu que toute ma vie se poursuive ainsi, non comme un long fleuve tranquille, mais comme une contre-allée buissonnière, une utopie fantasque et fluviale. » (pp.68-69). Capable de nous parler avec délicatesse et précision des lichens et des champignons, des mille sortilèges observés en longeant les rives du Rhône, Emmanuel Ruben nous invite ainsi, de la plus belle manière, à ne jamais nous résigner à accepter des choix de société quand on les sait toxiques, à garder vivantes nos facultés d'étonnement et de résistance, à protéger les pouvoirs de l'imagination pour préserver notre futur... Vous en faut-il plus pour le suivre, entrer résolument dans ce roman ?

- **Maylis de Kerangal, *Jour de ressac* (Verticales, août 2024)**

« La jetée, au retour, ouvrait sur un paysage que saturait la bruine, un paysage qui s'étirait sur tout le front de mer, de la porte Océane au cap de la Hève, et portait vers l'extrémité ouest du littoral, jusqu'à cet endroit que l'on appelle à présent « le bout du monde ». Ainsi retournée, le vent dans le dos, et comme si la digue achevait de remplir son office, j'avais un autre point de vue sur ce qui m'arrivait, sur ce cadavre qui avait fait irruption dans ma vie : ce n'était pas un fait isolé, il prenait place dans un réseau de signes, il était un signe. C'est peut-être un fantôme, ai-je pensé, bien que je me tienne en général à distance de ce mot, me gardant de sa beauté nocturne, de son charme trouble, opaque, de sa séduction chromo – hou hou de pleine lune dans manoir anglais, ombres blafardes et vaporeuses, corbeau qui parle et bruit de chaînes -, mais plus le phare diminuait dans mon dos, flouté dans le brouillard, plus ce mot s'imposait, disait cette présence concrète et fuyante, et faisait voir ce mort qui était venu me livrer un message. » (p.110)

Ouvrir un nouveau roman de Maylis de Kerangal, c'est d'abord retrouver, dès la première page, cet élan d'écriture si caractéristique, une longue phrase qui semble ne vouloir s'achever que dans l'essoufflement. C'est se dire, ouf, c'est encore cette vague, toujours recommencée – et là, bien sûr, le « ressac » du titre en souligne le mouvement – chargée des scories de l'expérience et de la mémoire, des multiples curiosités qu'elle ramène des explorations d'une autrice à la curiosité sans fin, c'est se dire, oui, allez, laisse-toi emporter, embarque sans résistance dans l'enthousiasme de ce courant de mots, souvent à la recherche des solidarités humaines... Et ainsi l'on a pu découvrir auparavant l'aventure collective de l'édification d'un pont, l'œuvre commune de la réparation d'un cœur, l'apprentissage en équipe du mentir-vrai dans les ateliers du trompe-l'œil. *Jour de ressac*, qui révèle l'importance de la famille, des rencontres et de la conversation dans la quête de la protagoniste, garde, en même temps que les cadences et les syncopes de la prose de l'écrivaine, la même volonté d'affirmer le rôle indispensable de l'autre dans le destin personnel. Mais la vraie force de ce nouveau texte, qui démarre comme un thriller et maintient une forme de suspens jusqu'au bout, c'est de transformer pour la narratrice l'enquête policière en investigations dans sa propre vie – une existence nourrie, très souvent, par la biographie de l'auteure elle-même ? – et dans sa « propre » ville, son territoire natal, cette ville du Havre, ici merveilleusement arpentée dans le temps et l'espace, cette ville dont elle traque ici, avec le même talent qui nous enchante à chaque fois, le génie du lieu.

Rentrant chez elle à Paris en début d'après-midi, la narratrice reçoit le mystérieux appel téléphonique d'un policier, qui lui demande de bien vouloir se présenter pour une audition le

lendemain matin au commissariat du Havre. Bousculant sa routine, avertissant Blaise, son mari, et sa fille Maia de ce changement dans le programme de ses activités, elle se rend au rendez-vous, pour y apprendre que le cadavre d'un homme non identifié a été retrouvé sur la plage, et que le seul début de piste dans l'enquête qui commence, c'est, dans une des poches de la victime, un papier plié sur lequel figure, manuscrit, son propre numéro de téléphone... Interloquée par cette nouvelle, elle réussit à convaincre son interlocuteur qu'elle n'est pourtant pour rien dans ce fait-divers, ne reconnaissant d'ailleurs personne dans le corps disloqué qu'on lui présente sur des photographies. Mais dès qu'elle quitte le bureau de l'enquêteur, la voici happée par le besoin de savoir, et, bientôt rejointe par de vieux démons, rattrapée par tout ce qui la rattache à cette ville où elle a passé son enfance et son adolescence. Elle interroge, à son tour, la caissière d'un cinéma, qui lui dresse le portrait-robot du mort, elle va sur la « scène de crime » où elle rencontre l'homme à la pelleuse qui a découvert le cadavre, elle entre, en quête d'indices, dans un bar dont la tenancière est la sœur de sa meilleure amie d'autrefois. Chaque pas dans la ville devrait faire avancer son enquête, chaque pas, pourtant, la désoriente un peu plus, mais la ramène vers ... elle-même et ce qu'elle a vécu dans cette cité. Le Havre où le sol de la ville contient tous les sédiments d'un passé d'avant le grand bombardement (et les passages où Maylis de Kerangal évoque les fossiles de cette « préhistoire » sont parmi les plus beaux du récit), Le Havre dont elle a, lycéenne, analysé avec son amie Vanessa le traumatisme de la destruction avant sa libération, allant chercher en Angleterre, le témoignage de Jacqueline, une survivante de l'époque, Le Havre où elle a vécu la plus fugace mais aussi la plus belle des histoires d'amour (avec le ténébreux Craven – qui nous fait rêver encore plus, lecteur, à cause de son nom de vieilles clopes de luxe, les Craven A, très classes, des cibiches d'aristo... et de la proximité de ce patronyme avec celui de Traven, un autre aventurier à la disparition mystérieuse !, et l'on aimerait bien savoir si Maylis de Kerangal a pu songer à de telles connotations...- avant de connaître le plus grand désespoir quand cet amant magnifique, parti sur les mers, ne donne plus de nouvelles... Le Havre où, aujourd'hui, le port accueille d'immenses porte-containers, Le Havre où se joue un jeu de cache-cache permanent entre policiers et trafiquants de drogue, Le Havre où une tenancière de bar peut loger avec bienveillance deux jeunes femmes ukrainiennes en attente de visas pour l'Angleterre. Le Havre et son horizon d'océan, souvent de grisaille et de pluie, Le Havre et ses architectures parfois contestées, celles de Perret et de Niemeyer, Le Havre, son décor et ses odeurs... toute une ville en archipel, ainsi ramenée, ainsi rassemblée, dans le ressac de l'écriture, avec la même énergie et la même beauté que l'on observe dans les précédents romans de Maylis de Kerangal !

Et Craven, alors ? C'est ce fantôme revenu, cet homme mort, là, sur la plage ? On ne le dira pas, et peut-être ne nous le dira-t-on pas, d'ailleurs, et peut-être qu'on s'en moque, puisqu'au terme du livre, au-delà du sublime portrait d'une ville fascinante, ce qui nous aura enchanté, ce sont les mille histoires, les digressions aussi – la familialmenace du remplacement de métier de doubleur(se), celui de la narratrice, par l'intelligence artificielle, l'éclat somptueux d'un fleuret dans son écrin, la puissante beauté d'une presse d'imprimerie, prestigieuse machine à rêves...- que l'on goûte avec le même plaisir que Blaise, le mari de la protagoniste. « Blaise connaît mon penchant pour les histoires. Celles que je me raconte, celles que je raconte aux autres, celles où je me démultiplie, où je peux me cacher, redevenir une inconnue, en finir avec moi. Les histoires, c'est ta tendance, c'est ta gravitation interne, c'est ce qu'il me chuchote à l'oreille tandis qu'il pose une main à l'arrière de ma tête, sa paume tel un aimant chaud, comme s'il cherchait à faire venir par haptonomie les récits qui circulent dans ce petit sac cabossé qu'on appelle l'occiput. Il sait ma pente pour ces mythes configurés dans toutes les langues, pour ces vieux poèmes actifs, pour ces petites narrations mal foutues et sauvages, hoquetées, étranglées de partout, trouées de partout, ces bribes. » (pp.48-49). Allez, ça y est, vous êtes vous-même assis, le livre ouvert de Maylis la magicienne dans les mains, prêt à affronter la vague de son écriture, prêt à en savourer les mille contes...

- **Céline Righi, *Les Choses de la nuit* (Éditions du Sonneur, août 2024) :**

« Dans la ferme d'à côté, les Wilson eux aussi avaient un cheval. Un brave canasson aux yeux tout doux. En présence des bêtes tu t'es toujours senti autre. Chaque caresse donnée à un animal calmait ta rage. Il te suffisait de poser une main sur une vache, un chat, un chien, un mouton pour

reprendre contact avec la vie coulant de source, débarrassée de ses saloperies. Tu l'aimais tant, ce cheval. Une belle robe cacao, pour ça que le père Wilson l'avait appelé Chocolate. Tu avais croqué son nom pour n'en garder que la première syllabe, Tchok. Tu te rappelles tes menottes furetant dans le crin noisette. Tchok avait d'abord reçu tes caresses, puis, peu à peu tes confidences, tes émois, tes blessures. Tu aimais la mélancolie dans ses yeux. Tu aimais l'alentour s'y miroitant. Tu y découvrais le monde autrement. Les nuages, les champs, le ciel s'y transformaient. Sa prunelle se colorait, se peuplait, devenait une petite planète sur laquelle dansait une autre réalité. Plongeant ton regard dans le sien, tu t'immergeais dans un Gange qui te lavait des hommes. Les vaches, les chats, les chiens et les chevaux te faisaient oublier la brutalité de Rusty, et celle, naissante, de Black. Ce cheval était ton seul ami. » (p.69)

« Toi, tu n'as jamais bien su où tu allais, et les rares fois où tu pensais avoir les rênes en main – à l'époque où tu en avais encore deux -, la vie te chopait par le colbac et t'expédiait au pays sans routes. Tu ne te sentais maître de rien. Pour ça, sans doute, que tu voulais tout contrôler, ranger, classer dans ta petite existence. Mais la vie, ce n'est pas un meuble à tiroirs, Tumbleweed, la vie, y a rien à y ranger, rien à y classer : c'est une armoire de teenager avec un gros bordel dedans, en boule les pulls et les pantalons, et allez, amuse-toi à faire le tri, à repasser bien net, à faire de jolies piles, le foutoir reviendra aussi sec. » (p.36)

Attention, voyage dangereux, accrochez vos ceintures ! Vous êtes bien installé ? Alors, laissez-vous emporter, et écoutez Henry Dawson vous conter son édifiante histoire ... Après *Berline* (Édition du Sonneur, 2022), ce récit de fond de mine, qui nous avait bouleversé lors de sa parution, Céline Righi nous embarque, pour ce second roman, à bord d'une voiture à la vitesse parfois excessive, à la ligne de conduite souvent hésitante. Une nuit, en octobre 1979, sur une route entre Paris et la côte normande, nous voici, passagers invisibles, à écouter le monologue intérieur (à la seconde personne, celle d'un homme qui cherche à tenir ses ombres à distance) d'un désespéré, ce conducteur plein de larmes et de rage, dont on appréhende le but du voyage... Mais ce qui pourrait être le plus douloureux des récits devient paradoxalement, par la magie du verbe de l'autrice, son écriture incisive et pleine d'allant, constamment travaillée par le souci du rythme et nourrie de références à la poésie et à l'univers de la chanson, un fabuleux chant d'amour, une ode jazzy à la vie !

Douze ans avant ce voyage, en juillet 1967, Henry Dawson, consacré comme un génie de la trompette avant même ses quarante ans, s'est fait amputer de la main droite, cette main dont les doigts agiles lui permettaient d'appriivoiser avec brio les pistons. Il fallait, suite à une blessure d'abord ridicule, provoquée par une pince de homard, éviter les conséquences d'une gangrène. Mais cette main coupée marque, bien sûr, l'arrêt de sa carrière, et parce qu'elle lui impose ses douleurs fantômes, le début d'un long supplice... L'existence du musicien, avant de conquérir la gloire sur les scènes du jazz, n'a pourtant jamais été de tout repos, et il en évoque les soubresauts au long de ce parcours nocturne. Henry Dawson aura été toute son enfance et sa vie de jeune adulte un « tumbleweed » - ce petit nom dont il s'affuble, pour se moquer de ces permanents mouvements, souvent incontrôlés -, un virevoltant, un de ces buissons de broussailles arrachés à la terre et devenus jouets de la course du vent. Né, en funeste circonstance, le jour du krach boursier de 1929, près d'un champ de pétrole en Oklahoma, chassé de là avec sa Mum adorée et Black, son violent compagnon, par un incendie ravageur, poursuivi par le malheur quand une sécheresse transforme le territoire de leur nouvelle installation en champ de poussière (à l'origine d'une phobie du « jaune », celui de la terre sèche et des blés brûlés par le soleil, celui aussi du citron ou du pus, qui le poursuivra toute sa vie), il n'aura connu jusqu'à son arrivée en Californie et la découverte de la trompette que de très rares moments de calme et de vie heureuse. Et s'il accède ensuite au succès, sa vie semble toujours suivre les méandres d'une permanente virevolte, que les excès d'alcool ou de drogue ne suffisent à freiner...

Nous voilà, lecteur, confident involontaire de cette histoire turbulente, pleine d'accidents tragiques et de d'indignes trahisons, à commencer par celles dont Henry se rend lui-même coupable lorsqu'il abandonne par deux fois son amante. Dans ce récit trépidant, mené parfois au rythme des battements de rage du cœur de son héros, Céline Righi ne nous épargne aucune violence, donnant à voir les coups, le sang et les flammes dans toutes leurs cruelles couleurs. Mais en donnant parole à

un musicien qui classe lui-même ses émotions des « sotto voce » aux « fortissimo », en passant par les « allegro », en fonction de leur degré de douceur ou d'âpreté, elle donne à sa colère les armes de la poésie. Mieux, parolière et chanteuse elle-même, elle ne cesse de nourrir son texte de la mémoire du monde de la chanson, nous laissant écouter (et merci du cadeau, accessoirement, quand ça devient petite scie dans notre tête, le temps de la lecture de quelques chapitres !) la « chanson douce » d'Henri Salvador, Amsterdam de Brel ou tel air swinguant de Nougaro. Adeptes, et elle le montre pleinement dans le travail du rythme de ses phrases, du très verlainien « De la musique avant toute chose ! », elle nous invite aussi à rencontrer ici Baudelaire, là Rimbaud, ailleurs Michaux. Quel art de la formule, enfin, quand elle fait dire à Henry : « Hé oui, coco, le bonheur, c'est comme tout le reste, c'est pas fait pour durer. Ça se saurait. Le bonheur, c'est un cadeau avec le prix dessus. » ou, plus loin, « L'injustice, tu n'as jamais supporté, c'est un déséquilibre. Il a toujours fallu que tu remettes en place les deux plateaux de la balance. » ! Oui, il y a bien un prix sur son bouquin, mais, là, c'est vrai cadeau littéraire que Céline Righi nous fait, et bonheur total... Ça y est, vous êtes dans la voiture d'Henry, le livre ouvert ?

- **Isabelle Pandazopoulos, *Les Sept maisons d'Anna Freud* (Actes sud, août 2024),**

« Anna écrivait dans les trains. C'était un lieu propice à la rêverie qui la rapprochait de son père.

« Dites tout ce qui vous passe par la tête, disait-il à ceux qui venaient s'allonger sur le divan, compotez-vous à la manière d'un voyageur qui, assis à la fenêtre de son compartiment, décrirait le paysage tel qu'il se déroule à une personne placée derrière lui. » (p.125)

Un destin comme un long voyage en quête de soi-même, de maison en maison, entre Vienne et Londres, en passant par Göttingen et Berlin, voici la vie d'Anna Freud, telle que la déploie le formidable roman d'Isabelle Pandazopoulos. Fille du célèbre Sigmund, l'inventeur de la psychanalyse, et l'une de ses meilleures disciples, Anna traverse le vingtième siècle en un parcours plein de tourments et de désirs, partageant, en dépit de leur différence d'âges, amitié et passion intellectuelle avec Lou Andreas-Salomé, rencontrant Virginia Woolf et certaines autres grandes figures culturelles de l'époque, s'opposant sur le terrain de la psychanalyse et du soin pour les enfants à Mélanie Klein, jalouse de la réussite de l'héritière et du travail qu'elle menait avec sa compagne, Dorothy Burlingham. Dans une construction narrative jamais linéaire, faite de retours en arrière au gré des souvenirs, l'autrice propose ainsi le plus beau des portraits d'une femme, attachée d'un amour paradoxal à son père, qui réussira pourtant à s'affranchir de la tutelle du géant, pour devenir la plus attentive des gardiennes de l'enfance en détresse.

Un soir de 1946, à Londres, une aide-soignante frappe avec beaucoup d'appréhension à la porte de la maison des Freud. Accueillie par l'austère Martha, la veuve de Sigmund, elle se voit confier la garde d'Anna, très malade et dans une grande faiblesse au fond de son lit. Avec pour principale exigence, cette étrange consigne d'avoir à échanger son prénom, dans leurs dialogues, avec celui d'Anna, appelant désormais celle-ci Amy, afin de tromper Azraël, l'ange de la mort... D'abord inquiétée par la méfiance qu'on lui témoigne, elle est pourtant très vite apprivoisée par sa patiente, qui, bientôt, en fait sa confidente, lui racontant par bribes l'aventure tumultueuse de son existence. On découvre ainsi « la petite dernière insupportable et capricieuse, le petit diable noir des Freud », l'anorexique et la rebelle aux approches sexuelles des hommes, celle que l'on considère comme le canard boiteux de la famille, beaucoup moins choyée que ses frères et, surtout, sa sœur Sophie, la préférée, qui disparaîtra trop tôt. Et c'est pourtant son père, qui aurait voulu l'empêcher de faire des études et la vouait au mariage, qui la suivra en analyse pendant trois ans et favorisera son adhésion comme membre de la Société de Psychanalyse de Vienne. « Comme une seconde naissance, le début de la vraie vie... » Ce ne sera cependant que le point de départ d'une existence marquée par l'exil de la famille à Londres, les soubresauts de la guerre et l'arrestation de ses tantes viennoises envoyées dans les camps de la mort, le long chemin et l'important travail pour s'imposer comme une des grands figures de la théorie psychanalytique et appliquer avec une grande générosité ses idées dans les lieux d'accueil pour enfants qu'elle aura créés avec son amie Dorothy.

« Qui pour comprendre, cette énergie qu'il fallait déployer pour repousser les « belles histoires », les faire taire. Construire des frontières, dresser des murs, se placer sous surveillance, se gronder, grincer des dents, fermer la bouche, se balancer d'avant en arrière, lire, travailler, lire travailler encore.

Harcelantes comme des mouches en été, ses Érinyes, ses tentatrices, ses belles histoires, les siennes, leur force, et le plaisir qu'elle y prend, s'enfermer dans la chambre, ne rien avaler s'affamer ne plus avoir faim broder, tisser, tricoter.

Disparaître. » (p.85)

Dénouant pour nous les fils de cette vie fascinante, Isabelle Pandazopoulos réussit pleinement à faire « réapparaître » Anna Freud, la ressuscitant avec beaucoup de sensibilité et de grâce. Allez, à votre tour, prenez place maintenant à côté d'elle, dans le compartiment de ce TransEurope Express, pour le plus enrichissant des voyages dans le temps et l'espace, entre Vienne et Londres, entre les années vingt et quatre-vingt du dernier siècle...

- **Antoine Choplin, *La Barque de Masao* (Buchet-Chastel, août 2024) :**

« Ils traversent un petit jardin soigné, luxuriant et coloré. Harumi explique à Masao qu'il a été conçu comme une réplique de celui d'un artiste français célèbre qui a passé les trente dernières années de sa vie à le peindre. Masao en fait deux fois le tour, à pas lents, puis s'accroupit au bord de la mare jonchée de nénuphars.

On va voir ses tableaux, c'est ça ?

Il y en a cinq ici, dit Harumi. En tout, il en a fait des centaines, mais ces cinq-là, on va les voir. Les autres se trouvent un peu partout dans le monde.

C'est bizarre quand on y pense, dit Masao. Passer tout ce temps à essayer de refaire ce qui existe déjà pour de vrai. Tu trouves pas ?

Masao fait glisser ses doigts sur une feuille de nénuphar.

Hein, Harumi.

Faudrait voir ce qu'en disent les artistes, elle dit. Peut-être qu'ils te parleraient d'un désir d'attraper quelque chose d'insaisissable. Quelque chose de l'instant. De l'attraper et de la figer sur la toile. Afin de le préserver. » (pp.76-77)

« Attraper quelque chose d'insaisissable, quelque chose de l'instant... afin de la préserver », c'est ainsi qu'Harumi essaye de présenter à son père Masao, évoquant Monet, l'intention qui guide les gestes des artistes. Et le lecteur perçoit immédiatement toute la pertinence d'une formule qui semble décrire parfaitement le travail d'Antoine Choplin lui-même, dans ce texte comme dans tous ceux qui l'ont précédé depuis *Radeau* (La Fosse aux ours, 2003), cette permanente et délicate attention à ce qui se trame, souvent dans l'invisible, entre nous et le monde, entre nous et nos semblables aussi, et la volonté d'en laisser trace, d'en protéger l'empreinte dans ses mots. Y a-t-il, d'ailleurs, écrivain autre que lui, dont on reconnaisse immédiatement, dès les premières lignes d'un nouveau roman, qu'elles ne peuvent être que de sa plume, tant s'annonce d'emblée ce souci d'écouter humblement les histoires des hommes et leurs paysages, pour nous en restituer les secrets ? Et, pourtant, il n'y a pas non plus d'écrivain qui nous aura balader davantage, nous emmenant à chaque livre visiter un autre coin du monde... Mais si on ne se lasse jamais de ces voyages, c'est aussi parce que nous accompagne à chaque fois cette même petite musique, celle que l'on retrouve ici, dans ses variations japonaises, avec un infini plaisir.

Masao est ouvrier dans l'industrie métallurgique sur l'île de Naoshima. Quittant l'usine un soir, il est surpris de découvrir, venue l'attendre, sa fille, Harumi, qu'il n'a plus revue depuis plus de dix ans et qu'une forme de malédiction semble éloigner de lui depuis un tragique accident familial survenu dans son enfance. Cette soirée de retrouvailles n'est que le prélude à d'autres

rencontres, le père et la fille réapprenant à s'appivoiser et explorant leurs univers réciproques, avec curiosité et tendresse. Masao raconte sa rencontre avec l'énigmatique et farouche Kazue, l'amour qui les rapproche et l'art singulier de la jeune femme, et puis, la naissance d'Harumi et son inquiétant rire fou, sa fuite étrange, son corps bientôt rejeté par la mer... Il rappelle les années durant lesquelles ses grands-parents l'ont élevée ensuite, loin de lui, et son bref séjour au phare, dont il était devenu le gardien, avant qu'un coup de folie, un soir, n'éloigne Harumi de lui pour très longtemps. Et puis, tandis que sa fille évoque le chantier du musée de Teshima auquel elle participe, comme jeune architecte, Masao lui conte comment il a lui-même conçu et construit une barque – dans le secret rêve peut-être de rejoindre Kazue égarée sur les flots ? -, avant de lui apprendre qu'il l'a revendue pour financer ses études...

Comme dans la plupart des livres d'Antoine Choplin, c'est autour de l'art et de la poésie, de ce qu'ils nouent entre les hommes et de ce qu'ils apportent dans nos vies, que s'épanouit la rencontre entre les personnages, ici Masao et sa fille. Harumi, emmenant son père au Musée Chuchi avant de lui faire découvrir l'extraordinaire Matrix de Rei Naito (accessoirement, c'est aussi l'occasion pour le lecteur de rencontrer cette œuvre et d'avoir envie d'en savoir plus ... On ne remerciera jamais assez les auteurs d'ouvrir ainsi l'horizon de nos connaissances !) que contient le musée qu'elle a contribué à ériger à Teshida, l'initie au monde de l'art contemporain, un univers dont l'humble ouvrier se sentait jusque-là exclu. Mais, paradoxalement, peut-être, c'est surtout Masao qui lui, et nous, confie le plus précieux des secrets, en révélant toute la puissance de quelques vers de Hölderlin sur son esprit, et, surtout, la somptueuse beauté d'une modeste barque, fruit d'un patient travail d'artisanat, sur les flots séparant deux îles. Cette merveille de l'art, dans ses formes quelquefois les moins sophistiquées, que l'on contemplait déjà dans d'autres romans de l'auteur – porte peinte d'une chambre à Tchernobyl, bois sculpté des Mapuche, dessins clandestins au camp de Terezin... -, c'est, avec son incomparable talent pour dire à mots discrets les plus belles histoires d'amour, ce qui nous réjouit à retrouver Antoine Choplin ! Alors, bon, vous le laissez vous emmener au Japon ?

- **Sébastien Dulude, *Amiante* (La Peuplade, août 2024) :**

« Debout, non pas sonné mais comme engourdi de fatigue des dernières minutes, j'avais posé mon regard rougi sur la nouvelle maison de ces gens, jolie, blanche, bleue, et alors il était apparu, un garçon de mon âge à la dégaine polissonne, sur le porche avant. J'avais senti dès la première fraction de seconde du croisement de nos regards, dans sa manière d'opiner du museau vers moi en m'apercevant, qu'il était l'ami que je cherchais désespérément.

- Salut.

- Salut.

À peine plus tard, sur le patio, calé dans une grande chaise Adirondack brune, j'avais une boîte de jus de pomme doux dans la main et Charlélie Poulin à ma droite, dans une chaise identique. Je partageais ce moment simple avec lui intensément, notre proximité était d'une plénitude à la fois nonchalante et immense, à la manière dont se rencontrent les cachalots, les cumulus, les nébuleuses. »

Sébastien Dulude, *Amiante* (La Peuplade, août 2024), p.51

À l'été 1986, à Thetford Mines, les mines d'amiante sont menacées de fermeture, une source d'angoisse qui alourdit parfois la main des pères sur la nuque des enfants, une violence qui touche trop souvent Steve Dubois, le narrateur de cette histoire. Mais c'est aussi la saison des vacances, un temps qu'il partage avec Charlélie, ce nouvel ami, à peine plus âgé, dont il est devenu très rapidement inséparable. Les deux enfants jouent aux montagnes russes, avec leurs BMX, sur les pentes des terrils grisâtres, quand ils n'y font pas dévaler de vieux pneus. Ils y construisent aussi des cabanes, où ils pourront passer des heures à lire, partageant leur passion pour les Tintin (dont les histoires trouvent souvent écho dans l'actualité du moment), à consommer des gommages à la cerise, leur gourmandise préférée, à composer surtout, dans un cahier où ils collent des coupures

de presse, une sorte d'archive des catastrophes... Et l'année 1986 en a été particulièrement féconde, en catastrophes : un fameux accident d'hélicoptère au moment du Paris-Dakar, et sa non moins fameuse victime, divers crashes d'avions aux multiples victimes, la crainte des risques liés au passage de la comète de Haley, une explosion de navette spatiale, une panique et des morts dans un stade de foot en Belgique, et puis, bien sûr, fin avril, last but not least, Tchernobyl ! Pourtant, si l'on excepte la lente catastrophe de l'amiante inscrite dans le paysage, le principal traumatisme, celui qui bouleversera la vie de Steve, est encore à venir...

Cinq ans après, un nouveau plan de fermeture des mines est en préparation, et l'avocat de la compagnie chargé de sa réalisation est de retour à Thetford Mines, avec sa fille Cindy. Fasciné par l'adolescente, plus âgée que lui de deux ans, Steve rêve d'amour et accepte qu'elle l'entraîne sur les chemins de l'émancipation. Mais ni sa famille, ni, surtout, le retour des images du passé, l'insistance dans sa mémoire de l'année 1986 et de ses fantômes, ni même les stratégies défensives, sous forme de TOC, que son esprit met en place pour y résister ne le laisseront en paix, noircissant l'horizon de ses rêves.

*Amiante* est un roman dans lequel il faut accepter de progresser lentement, passant d'une scène à l'autre, dans la première partie, pour comprendre en profondeur l'univers mental et psychologique de Steve, sa difficulté à trouver sa place dans sa famille et la force, comme en compensation, des liens qui l'unissent à son nouvel ami Charlélie. Dès les premières pages, pourtant, on se laisse prendre par une écriture qui tente de saisir au plus vif les sensations et les émotions du narrateur et des autres personnages. Sébastien Dulude sait évoquer ainsi les émois du corps, quand Steve découvre ce qu'il ressent en touchant le corps de son ami, ou lorsque plus tard, il explore sa propre sexualité dans ses rêveries érotiques. Mais il donne aussi beaucoup de puissance, en particulier lorsqu'on bascule dans la seconde partie, aux dialogues violents qui opposent le fils et le père ou à la conversation pleine d'attentes entre Steve et Cindy, lorsque celle-ci l'emmène en voiture à Montréal pour une séance de tatouage. Qu'on l'accompagne dans sa rage ou que l'on goûte l'insidieux poison de sa mélancolie, on devient nous-mêmes, lecteurs, les meilleurs amis de Steve Dubois (dont les majuscules du prénom et du nom sont curieusement semblables à celles du patronyme de l'auteur)... Et si c'était à votre tour d'aller à sa rencontre ?

(Cerise poétique sur le gâteau littéraire : on ne dira jamais assez, quand on est lecteur des canadiens francophones de ce côté de l'Atlantique, le plaisir de retrouver le vocabulaire de nos cousins québécois, les dompes, solages, bardassait, déniaise !, m'achaler, bleaché, criss de con... que Sébastien Dulude se garde bien de censurer dans son texte ! Ni le bonheur de découvrir la finesse de ses ciselures poétiques, ces «frères jouvencelles », ce « papillon candide » ou cette belle série « la honte fâchée, la gêne déçue, la crainte triste », pour désigner un sentiment intraduisible !)

- **Etienne Kern, *La Vie meilleure* (Gallimard, août 2024) :**

« - Marie avait trois ans quand j'ai commencé le piano. Elle était jalouse. Plus tard, elle a pris des cours, elle aussi. Elle n'a jamais réussi à progresser, je ne sais pas pourquoi. Elle n'avait pas la patience. Quand c'était mon tour de toucher au piano, elle devenait toute rouge, elle pleurait, tapait du pied. Un jour, elle avait six ou sept ans, je lui ai dit : « Tu es une princesse, Marie. Les princesses ne jouent pas du piano. Les princesses sont là pour écouter. Quand je joue, c'est pour toi, juste pour toi. » Elle ne pleurait plus. Je lui ai dit d'aller dans un fauteuil et j'ai fait un petit concert pour elle. À la fin, elle avait un sourire, Émile, un sourire que je n'avais vu à personne. C'est la musique qui a fait ça. La musique, du vent, du mensonge. Quand tu reçois ces gens, Émile, quand tu leur parles, quand tu leur promets des merveilles, c'est du vent, oui. Mais avec ce vent, tu construis quelque chose. Tu apportes quelque chose, plus que tu ne crois. La musique m'a appris ça. » (p.146)

Prendre Emile Coué pour sujet de roman ? Quoi ? Coué ? Vraiment Coué ? Comme un fantôme ringard surgissant du vieux monde ? Un Quichotte un peu grotesque tiré de sa naphthaline ? Et, pour peu qu'on soit en plus, lecteur, fort réticent, voire hostile, habituellement, à tout ce qui sent de près ou de loin « la pensée positive », évoque les discours lénifiants d'un certain développement

personnel ou les berceuses du « feeling good », on est immédiatement gagné par un doute sarcastique quant à l'intérêt de l'aventure littéraire qu'on s'apprête à vivre, tout prêt à lâcher le bouquin à peine saisi, à laisser, allez, à d'autres, cette « vie meilleure »...

Et puis, non. Non. Parce qu'on se laisse immédiatement séduire par l'écriture d'Etienne Kern, comme on l'avait été en découvrant « Les Envolés », son précédent roman. Une écriture par petites touches, une écriture pointilliste, comme en flocons de neige (cette image de la neige, ravissement de l'enfance, traverse d'ailleurs le roman) conquérant peu à peu la page pour dresser le plus beau des paysages. Non, parce que l'on se laisse ravir, embarqué, par cette idée de la vie comme quête de joie, une injonction formulée par la mère dès les premières années, comme on le voit dans le passage cité plus haut, un des principes psychologiques qui donnera naissance à la Méthode et qui évoque l'idéal philosophique absolu d'un Spinoza. Non, parce que l'on devine bien, enfin, dès le début, qu'il ne s'agira pas seulement ici de Coué et de ses découvertes, mais bien aussi du propre travail et des rêves de l'auteur, de la relation cruciale entre l'écriture et la vie, centrale au cœur du texte.

Et voilà qu'on avance avec une curiosité grandissante dans ce roman-biographie – voire autobiographie, tant l'auteur-narrateur, oui, est présent dans ses pages –, suivant avec passion les premiers pas du bonhomme Coué, cette enfance et cette adolescence soumises au regard dur de son père, à ses exigences toujours relevées, comme si le petit Émile ne pouvait jamais en faire assez, mais aussi, heureusement, entourées de la sollicitude d'une mère beaucoup plus jeune, fervente croyante et, surtout, infiniment aimante. Bientôt, on voit Coué devenir pharmacien, conquérir une position sociale à Troyes, rencontrer Lucie, qui sera bientôt sa femme, la plus attentionnée des compagnes, son égérie parfois, et celle qui, en dépit d'une fausse-couche et de l'espoir brisé d'avoir des enfants, l'aidera à construire sa théorie et à la diffuser, en participant pleinement à l'entreprise. Etienne Kern observe avec finesse le parcours d'Émile Coué, qui de pharmacien du corps deviendra thérapeute de l'âme, découvrant le rôle de l'imagination et de l'autosuggestion dans le soin. Il raconte ses contacts avec les psychologues de l'époque, les praticiens de l'hypnose Bernheim et Liébeault, évoquant les succès – l'histoire de la guérison de la petite Annette, exemplaire de l'application de la Méthode et extrêmement émouvante, est un des plus beaux passages du roman –, mais aussi les doutes, les angoisses, parfois le désespoir, en particulier quand il se découvre impuissant face à la mort de sa belle-sœur Marie.

Si le roman décrit ainsi l'existence et les recherches de Coué jusqu'à ce qu'il atteigne reconnaissance internationale et gloire universelle, une forme d'apothéose, les pages qui touchent peut-être le plus la sensibilité du lecteur sont celles dans lesquelles Étienne Kern parle de son travail d'écrivain, des enjeux personnels qu'il peut y avoir à explorer ce destin d'un penseur un peu oublié et la postérité de ses recherches. Déclarant dès les premières pages du texte : « Tout cela, je l'invente, bien sûr, je fais du Coué : j'imagine », il ne cesse pourtant d'invoquer au fil des pages ce qu'il retire de l'expérience de recherche biographique pour lui-même, invoquant ses rencontres avec sa marraine Irène et son mari André, figures tutélaires de son enfance et dédicataires du roman, marquées par la perte de leur fils Joël, racontant ses rencontres avec Dominique, une sophrologue qui essaye de maintenir vivante la pratique de la Méthode Coué et lui permet de mieux en saisir la portée. Observant les personnes qui participent aux séances collectives de la sophrologue, il en tire une leçon d'écriture :

« Ils viennent pour voir. Ils viennent pour croire.

Suis-je si différent d'eux ? Ils attendent, ils espèrent. J'écris. C'est pareil. C'est fuir. C'est se mentir. C'est regarder le monde, le grand réel vide et creux, et lui donner de beaux habits, le colorer de mots, tout miser sur ces mots.

Écrire, c'est cesser d'affronter. C'est l'aveuglement heureux. C'est une joie qu'on s'invente.

La vie meilleure. »

Si d'autres auteur(e)s peuvent se fixer d'autres horizons et d'autres objectifs, Etienne Kern formule ici avec les mots les plus justes ce qui pour lui dicte sa tâche d'écrivain, ce contrat d'inventeur de joie. Et notre lecteur, oui, ce méchant sceptique du début de notre chronique, en

récolte la plus allègre des félicités ! Cette histoire du bonhomme Coué ? Entrez-y sans hésitation, c'est le plus sublime des romans d'amour !

- **Éliot Ruffel, *Après ça* (L'Olivier, août 2024) :**

« Je me tiens derrière Max. La lune se reflète sur la surface huileuse de la grande étendue, marée basse. Max les préfère basses plutôt que hautes, plutôt qu'une mer agitée où pour se glisser il faut s'élancer, perdre pied d'un coup au risque de se faire emporter ou broyer par une vague. Il aime avoir le contrôle. Je l'ai jamais vu nager, à part quand il fait semblant en ayant l'eau aux hanches et que ses pieds poussent dans le fond sans que ses bras s'actionnent. Des fois il s'amuse à imiter les têtes blanches qui longent la côte, celles qu'il nous arrive de croiser au petit matin quand on reste tard. Avec le temps, j'en ai déduit qu'à force d'habiter à la mer on finit par oublier qu'elle est au bout de la rue. » (p.24)

*Après ça* commence comme la chronique d'un été de fin d'adolescence, mais s'achève comme l'un des récits les plus poignants de cette rentrée 2024. Première aventure littéraire d'un jeune auteur, qui s'est fait connaître comme photographe (une pratique dont on trouve les échos dans les qualités visuelles de son écriture, l'attention qu'il porte aux détails), ce texte témoigne d'un vrai talent d'invention, réussissant à conjuguer l'exploration psychologique à une dimension sociale pour créer un vrai roman d'atmosphère. Et si l'on entre à pas lents dans le texte sur les traces de nos deux ados, promenant nonchalamment leur spleen le long des plages, on est bien vite bousculé par le regard de Lou sur sa relation à Max, à ses parents et à sa propre mère, les mots qui lui viennent à l'esprit, comme s'ils le submergeaient, pour décrire ce qu'il ressent, de rares moments de bien-être, bien plus souvent son malaise, sinon son désespoir.

Lou est arrivé depuis quelques mois seulement, avec sa mère, dans cette ville normande. Il y a rencontré Max dans sa classe de lycée, un garçon solitaire et peu expansif comme il l'est lui-même. L'amitié a grandi entre les deux adolescents, qui se fréquentent quotidiennement en ce début d'été. Peu enclins à se baigner dans une mer pourtant si proche – Lou doute même que Max sache nager –, fuyant les autres jeunes et leurs jeux, se refusant à plonger du haut de la jetée comme les plus téméraires – un saut dangereux, un défi à relever comme une étape essentielle dans un parcours d'initiation, une épreuve qui les attire mais qu'ils craignent...-, ils passent de longues heures allongés sur un bunker, à échanger de rares paroles, à avaler des bières et des flashes de whisky. Lou parle de son père disparu, Max évoque la violence du sien, les coups qu'il porte à sa mère ou à lui-même, la fuite de son frère Yvan, jamais revenu. Les deux adolescents trompent leur désœuvrement en inventant « mille vies » à ce frère, en arpentant jusqu'à l'épicerie, pour y acheter de nouvelles bières, les plages et les rues, décidant peu à peu de vivre davantage la nuit que le jour. Ils écoutent Mo, l'épicier, tenir la chronique de la ville, ils croisent Noé, une mystérieuse jeune femme qui ne cesse de hanter le quartier du port. Parfois, l'un se rend chez l'autre, parfois ils regardent avec le père de Max un match de football, parfois Lou offre un cadeau d'anniversaire à son copain, et la violence alors surgit, aussi absurde que brutale. Et puis, un accident survient et le récit bascule...

« Pas grand-chose passe dans les mots, c'est plutôt dans les gestes », dit à un moment Lou. Dans ce roman, on rencontre, en effet, moins de dialogues que de gestes, comme si le corps et ses expressions suffisaient à remplacer les mots manquants. L'ouverture d'une cannette de bière et le goût de la languette de métal dans la bouche, l'odeur de santal du parfum de Nathalie, la mère de Max, qui imprègne le canapé et l'espace du magasin où elle travaille, les yeux cachés par les cheveux de Noé, lorsqu'elle raconte à Lou cette relation avec Max qu'il lui a cachée, la marque des coups du père de Max, le poids de la main de Nathalie sur l'épaule de Lou, avant qu'ils ne se serrent dans les bras l'un de l'autre : autant de rencontres avec les autres, autant de sensations, souvent plus expressives que les mots pour dire la difficulté de vivre. Et c'est peut-être là la grande réussite de ce texte, de montrer l'importance des corps dans notre rapport au monde. Si Lou grandit, si le roman évoque ce passage douloureux – et pour lui vraiment tragique – de l'adolescence à l'âge adulte, Éliot Ruffel propose ici le plus touchant des romans d'initiation, en donnant à ce jeu des corps une part essentielle dans la métamorphose. Après ça... Eh bien, il ne vous reste plus qu'à le lire !

- **Christine Montalbetti, *La Terrasse* (P.O.L., août 2024)**

« C'était un peu comme si chaque table était entourée d'une bulle, parfaitement transparente, mais bulle quand même, à l'intérieur de laquelle les uns et les autres jouaient leur intimité comme si de rien n'était.

Même le grand Américain, roux, barbu, pas tout à fait la cinquantaine, dont les explications gentilles avaient créé un moment de connivence entre nous quand je m'étais retrouvé devant la machine à café à considérer chaque bouton comme une énigme, avait refermé sa bulle autour de sa table, à laquelle était assise une jeune femme.

Parfois, un mot anglais arrivait jusqu'à mes oreilles, un bout de phrase, et des images alors me venaient, des façades à clins, de vieux modèles de 4x4, des gobelets de soda « king side », quoi encore, des bocaux de « peanut butter », c'est ça, des sachets de bœuf séché. J'ai pensé à cet article que j'avais lu sur une femme préhistorique dont on avait analysé un cheveu, et comment ce cheveu avait été capable de révéler les régions qu'elle avait traversées, les périples qu'elle avait faits, les endroits où elle s'était arrêtée (Ah, tous les récits qui peuvent se loger dans un seul cheveu). Je regardais les cheveux roux de l'Américain, ceux, blonds, de la jeune femme qui se trouvait à côté de lui, et je me disais que leurs cheveux, leur chair étaient composés des paysages dans lesquels l'essentiel du temps ils vivaient, de l'atmosphère qu'ils y respiraient et de la nourriture qu'ils y absorbaient, que c'était le corps riche de toute cette histoire qu'ils étaient assis là, en face de moi.

Je rêvais à cette chimie bizarre dont nous sommes faits, et à laquelle ce moment dans l'hôtel de ce village portugais apportait son lot de transformations, y ajoutant ses pastéis de nata, ses brandades, la brume qui s'élève de la vallée et l'air qui vibre dans les ruelles ombreuses, à comment tout ça changeait la donne et laissait à son tour en nous ses marques, invisibles à l'œil nu mais vérifiables, un jour, par un scientifique exercé qui aussitôt saurait narrer nos aventures. » (pp.7-8)

Une vie, c'est fait de mille autres vies, c'est un peu ce que nous dit le nouveau roman de Christine Montalbetti, avec pour décor cette terrasse d'un hôtel portugais où s'attablent et discutent des clients, souvent en couple, près de la piscine, sous le regard du narrateur. Un narrateur-écrivain, qui exerce là son « œil-caméra », bien conscient qu'il invente autant qu'il observe, déduisant des traits d'un visage ou d'un geste, des morceaux d'histoires, construisant des passerelles entre les destins qu'il attribue à ces voisins, assumant le fait de créer autant que de témoigner de ce qu'il voit. Et découvrant, en outre, que c'est beaucoup de lui qu'il parle, ici, en déchiffrant les émotions des autres... Si le roman précédent de l'autrice, *Le Relais des amis* (P.O.L., 2023) explorait la possibilité de passer d'une histoire à une autre dans le déroulement du temps, avec cette astucieuse métaphore du relais, le présent récit donne l'impression d'interroger cette même capacité d'engendrer des histoires dans la dimension, cette fois, de l'espace, avec ces correspondances entre les existences des personnages occupant les différentes tables, tandis que s'égrènent les anecdotes qui illustrent leurs parcours.

Au-delà de cette volonté d'interroger les pouvoirs du roman, que Christine Montalbetti remet sur le métier de texte en texte, c'est surtout l'inéluctable charme de son écriture que l'on retrouve ici avec plaisir, cette façon de toucher, l'air de rien, à ce qui fait le sel de nos vies, la finesse de ses observations, ce regard malicieux et le délice de ses formules qui créent la magie de ses récits. Il est l'heure de boire un café, entrez sur la terrasse, et laissez vous séduire par les mots de ce curieux voisin, un rien indiscret, à la table voisine...

- **Robert Piccamiglio, *Derrière la nuit*, l'usine (La Fosse aux Ours, août 2024) :**

« Je compte bien ne jamais revoir personne. Je joue la débîne. Je me défile en douce. Je fais le grand saut entre les deux mondes. Celui du dehors. Celui du dedans. Je rentre la tête dans les épaules. Je me faufile vite fait dans la voiture. Je me cale au fond du siège. Je suis à l'abri, pareil aux oiseaux qui planquent dans l'atelier en attendant des jours meilleurs. Ceux qui reviennent en même temps que le printemps, pensant :

- Cette saison-là, c'est la plus belle des inventions.

Les oiseaux de l'usine, mais combien sont-ils à nous observer derrière les gros tubes fluorescents bouffés par l'épaisseur de la crasse qui recouvre tant d'années perdues. Combien ? Je lègue l'usine, les ateliers et les allées bordées de bandes blanches. Les distributeurs de boissons. La crasse. La puanteur. La fatigue. Le découragement aux amputés du sommeil. Quant aux inventaires, rien ne presse. Je les dresserai plus tard. » (p.16)

Roman ? Autobiographie ? On ne sait vraiment à quel genre attribuer ce nouveau récit de Robert Piccamiglio, mais on se doute que l'inspiration autobiographique y est importante, lorsqu'on se rappelle que l'auteur a été longuement, au cours de sa vie, ouvrier, et qu'il avait tiré de cette expérience, il y a près de vingt-cinq ans déjà, des *Chroniques des années d'usine* (Albin Michel, 1999). Et puis, d'ailleurs, qu'importe ? Ce livre est d'abord une formidable contre-épopée, le témoignage implacable de ce que pouvait, et peut sans doute encore, là où le monde de l'industrie à l'ancienne perdure, provoquer l'univers en usine sur l'existence des travailleurs – et le passage cité plus haut en donne la plus saisissante des illustrations. Des « vies au rabais », ne cesse de souffler au narrateur – appelons-le Robert, allez...- son ami Pierrot, son vieux pote d'atelier, quand il évoque la désespérante routine de leurs journées de labeur, l'absence d'horizons et de rêves, « cette cavalerie mécanisée qui [...] empoigne par le corps de haut en bas, avant de [...] jeter sans ménagement dans une sale atmosphère ». Mais Robert Piccamiglio, évitant toute complaisance, refuse de se limiter à une peinture misérabiliste de ces destins en « trois huit » ou en « équipes de suppléance ». La grande force du livre est de montrer comment son narrateur et ses camarades s'emploient à résister au découragement et à l'épuisement, s'inventant des espaces de liberté, connaissant à côté de l'usine une autre vie où ils côtoient le père, la mère, l'épouse... et parfois les autres femmes, s'accordant enfin, parfois, le droit à la conversation et à la poésie.

Le livre s'ouvre sur le départ du narrateur à la retraite, un départ sans remords. Les seuls êtres qu'il semble vouloir regretter dans sa nouvelle vie sont peut-être ces oiseaux qui nichent dans les ateliers, y font entendre parfois leurs chants, y quêtent les miettes du casse-croûte des ouvriers. Des oiseaux qui reviendront souvent, avec leurs ailes symboles de liberté, au fil des souvenirs qui commencent à s'égrener dès les pages suivantes... Mémoire, d'abord, d'une enfance ponctuée par les petites phrases pleines de sagesse populaire du père et de la mère – et c'est au premier, surtout, ce père souvent modèle, maître en discrétion et en dignité, que ce texte rend aussi le plus beau des hommages. Premiers pas, ensuite, à l'usine, découverte dès les épreuves de l'embauche du « travail sans qualité », pour reprendre une expression célèbre du sociologue Richard Sennett, que l'on propose ici. Evocation des compagnons, également, qui partagent ce quotidien de l'atelier, Pierrot, l'ami de tous les jours, le confident, mais aussi Dudu, l'alcool, et Parmentier, qui se nourrit de rêves de fortune et de gloire, chacun imaginant ses propres chemins de traverse pour s'évader loin des machines. Présence, enfin, des petits chefs, d'une DRH un peu moche et peu amène, gardiens d'une organisation contraignante du travail, contre laquelle on se révolte quelquefois et l'on fait grève...

Certaines des plus belles pages du livre sont celles, on l'a déjà laissé entendre, où l'auteur-narrateur laisse parler son amour pour son père, mais aussi les passages où il raconte ses escapades pour rejoindre son amante du moment, sa « belle aux yeux dormants », les ruses fomentées avec son complice Pierrot pour tromper l'épouse et le gardien d'usine... La plus belle réussite, pourtant, du texte, tient dans cette écriture précise, dénuée d'adjectifs et sans fioritures,

au rythme régulier comme celui des mouvements d'une machine, comme si pour le poète Robert Piccamiglio – et l'on sait avec quel brio il s'est illustré dans le genre ! – il s'agissait, par cette cadence donnée à la langue, de donner la meilleure image de l'emprise subie par son héros... Ah, mais tiens, c'est portes ouvertes justement, aujourd'hui, à l'usine ! Entrez, entrez, suivez Robert, c'est le meilleur de nos guides !

- **Jérôme Ferrari, *Nord Sentinelle* (Actes Sud, août 2024) :**

« À la fin des années 1990, après s'être exclusivement consacrés au bronzage sur les plages, ils commencèrent à penser – ou plus probablement quelqu'un pensa pour eux – qu'il serait bon de diversifier leurs activités, de se rapprocher de la nature et de s'intéresser aux cultures indigènes et ils décidèrent de partir en quête de l'authenticité que nous étions bien sûr tout disposés à leur vendre.

Ils se mirent donc à arpenter en masse les chemins de randonnée, troquant avantageusement leurs coups de soleil, piqûres d'oursins et hydrocutions pour des ampoules, des morsures de punaises de lit, des entorses et des chutes mortelles au fond de ravins oubliés.

Ils exigèrent de manger local. D'écouter de la musique locale. Ils tenaient absolument à ce que leurs vacances aient du sens.

Nos avant et arrière-saisons, jusqu'ici épargnées, virent débarquer des troupes de retraités lubriques, de sportifs de l'extrême et de jeunes actifs que ne contraignait pas encore le calendrier scolaire.

J'ai peine à croire que nous nous en soyons réjouis. Eussions-nous été plus perspicaces, nous les aurions soigneusement cantonnés en masse sur le littoral, du 1<sup>er</sup> juillet au 31 août exclusivement, dans des campings ou des hôtels cinq étoiles selon leurs revenus, en leur interdisant de s'éloigner de la mer et d'entretenir avec nous d'autres relations que commerciales ou sexuelles, ce qui, pour peu qu'ils disposent de supermarchés, de restaurants et de boîtes de nuit à proximité, ne leur serait de toute façon jamais venu à l'esprit. Mais nous ne savions pas alors qu'il n'existe rien de tel qu'un tourisme intelligent ou durable et qu'il ne fallait pas craindre d'en tirer toutes les conséquences. » (pp.40-41)

Le nouveau roman de Jérôme Ferrari emprunte son titre, traduit de l'anglais, au nom, North Sentinel, d'une île de l'archipel des Andaman, une île appartenant officiellement au territoire de l'Inde, mais dont les habitants refusent tout contact avec l'extérieur, repoussant les incursions étrangères à coup de flèches... Le thème principal du récit est ainsi évoqué dès ce titre, avant d'être régulièrement, dans de multiples variations, repris au fil du texte : la volonté de préserver le paysage d'élection de l'auteur, la Corse, de la mainmise actuelle du surtourisme. Un fait-divers donne prétexte à cette dénonciation virulente, lorsqu'un restaurateur poignarde un visiteur estival parisien, pourtant l'un de ses amis d'enfance, parce que celui-ci a introduit dans son établissement une bouteille, pour la boire en douce, estimant son vin meilleur et moins cher que ceux proposés sur la carte ! Cet incident absurde va introduire aussi une satire savoureuse de la médiocrité de la petite bourgeoisie locale, tandis que l'on se réjouit de retrouver le style de Jérôme Ferrari, ces longues phrases sinueuses, ponctués d'un regard acide et plein d'humour sur son environnement. Un court roman, un grand plaisir !

- **...et puis, ces cinq livres que nous avons déjà feuilletés, que nous allons maintenant nous dépêcher de lire, sûr de leur charge d'émotions, de leur promesse de plaisir ! :**
- *Il neige sur le pianiste*, Claudie Hunzinger (Grasset)

- *Pages volées*, Alexandra Koszelyk (Aux forges de Vulcain)
- *Ilaria ou la conquête de la désobéissance*, Gabriella Zalapi (Zoé)
- *Aux marges du palais*, Marcus Malte (Zulma)
- *Ann d'Angleterre*, Julia Deck (Seuil)

## Romans traduits de langues étrangères :

### • Des immanquables, itou, venus d'ailleurs :

- *Au soir d'Alexandrie*, Alaa El Aswany (Actes Sud)
- *L'Italien*, Arturo Pérez-Reverte (Gallimard)
- *Les Merveilles*, Viola Ardone (Albin Michel)
- *Hexes*, Agnieszka Szpila (Noir sur Blanc, Notabilia)
- *L'heure bleue*, Peter Stamm (Bourgois)
- *Bienvenue à la librairie Hyunam*, Hwang Bo-reum, (Philippe Picquier)
- *Ma sexualité en toutes lettres*, Tobi Lakmaker (La Peuplade)
- *Les Adversaires*, Michael Crummey (Phébus)
- *Long Island*, Colm Toibin (Grasset)
- *Bien-être*, Nathan Hill (Gallimard)
- *Les Traqueurs*, Charles Frazier (Plon)
- *Une vie pleine de sens*, Pablo Casacuberta (Métailié)
- *Je t'ai donné des yeux et tu as regardé les ténèbres*, Irène Solà (Seuil)

### • Ces traductions que nous avons beaucoup aimées :

- **Sylvia Aguilar Zéleny**, *Le Livre d'Aïcha* (Le Bruit du monde, octobre 2024, traduit de l'espagnol, Mexique) :

« À quoi ressemblerait ma vie si elle n'était pas partie ? M'aiderait-elle à prendre des décisions et à mettre fin à des disputes avec maman ? M'aiderait-elle à lui faire comprendre que je veux m'installer avec Mario ? Peut-être que non, peut-être qu'elle ne ferait rien. Ça existe, les sœurs qui ne font rien. Moi, par exemple.

De toute façon, elle n'est pas là, et c'est comme si elle n'avait jamais été là. Ma sœur disparaît. Et je n'ai rien fait pour l'éviter. Peu importe que je n'aie pas eu les moyens ni les outils pour le faire, peu importe. Ma sœur disparaît de plus en plus et je ne veux pas. » (p.111)

Sa sœur Patricia est devenue Aïcha. Loin de sa famille, et comme disparue. Aînée d'une famille de quatre enfants, étudiante engagée et brillante, Patricia a quitté le Mexique pour aller poursuivre ses études en Angleterre. Là-bas, elle semble connaître une forme de bonheur dans une pension, au milieu d'un cercle d'étudiants aussi ouverts qu'elle, et découvre d'autres parties de la Grande-Bretagne au cours de différents voyages. Et puis, un jour, elle rencontre Sayeb, qui devient peu à peu l'homme de sa vie. Ce compagnon, pourtant, la sépare rapidement de son entourage, la poussant à s'éloigner de ses parents, l'obligeant bientôt à partager sa foi islamique et à porter le voile. Il la rebaptise Aïcha, du nom d'une femme du prophète, et se marie avec elle, avant de l'emmener en Turquie. Commence alors pour la jeune femme une vie d'enfermement, une

existence cloîtrée et soumise aux violences de son mari, vouée à se transformer en cauchemar... Faut-il dire de nouvelles de cette sœur aînée, une Patricia qui porte le même prénom que la propre sœur de l'autrice, Sylvia (tiens donc, le prénom même de notre écrivaine !), la narratrice, va mener enquête, interrogeant à son sujet tous les membres de son entourage familial et ses ami.e.s, jusqu'à sa logeuse de Londres. Et chacun.e de remuer ses souvenirs et sa perplexité, sinon sa consternation face à l'évolution de la jeune femme, l'affreux destin voilé qui semble être devenu le sien.

Construit comme un puzzle, donnant voix à tous les proches d'Aïcha, le récit de Sylvia (on ose à peine parler de roman) est au moins autant une quête de vérité sur le parcours d'une sœur qu'une exploration de soi-même, une recherche de sa propre identité au miroir de la vie de cette aînée. Parce que la prose de Silvia Aguilar Zéleny est comme épurée, sans lyrisme ni fioritures, elle dit sans fard, ni exagération, l'extrême surprise, puis l'éprouvante douleur à découvrir la transformation d'une fille aimée, d'une sœur ou d'une amie, en cette femme voilée qui a perdu toute liberté de mouvement, de parole et de pensée. Et cela donne un texte bouleversant, porté par le poids du chagrin d'une autrice qui réécrit ici un drame intime. Une autrice dont nous avons déjà beaucoup admiré l'an dernier le roman *Poubelle* (Le Bruit du monde, 2023), aujourd'hui réédité en poche. Une raison de plus de découvrir cette voix talentueuse du roman mexicain, si ce n'est déjà fait !

- **Jan Carson, *Le fantôme de la banquettes arrière*** (Sabine Wespieser, septembre 2024, traduit de l'anglais, Irlande du Nord)

« Le bébé examine les algues. Il regarde derrière lui comme s'il attendait qu'on l'interrompe, puis patauge dedans, mains et genoux labourant le varech épineux. Rampant plus avant, le bébé fait un bruit de papier froissé. Sûrement l'homme et la femme vont entendre. Ils lèveront les yeux et verront le bébé progresser vers la mer. J'entends le bébé. Je vois le bébé. Le drapeau blanc de la couche se détache sur le fond noir des algues. Les mouches noires luisent autour de ses épaules grassouillettes. La coupe nette que forment ses plantes de pied comme une paire de parenthèses laboure le varech. Je vois le bébé. Mais ce n'est pas mon bébé. Ce n'est pas moi qui l'ai amené ici sur cette plage paisible. » (p. 15, extrait de la nouvelle : *Un certain droit de propriété*)

Deux bébés que la mer engloutit, chacun à une extrémité de ce recueil de nouvelles de Jan Carson, magnifiquement traduites par Dominique Goy-Blanquet (saluons la finesse de ce travail, qui respecte pleinement les variations de registres de langue, qui donne à entendre les inflexions du parler populaire et les accents, des nuances si importantes quand on comprend que la langue est elle-même en cette Irlande du Nord terrain de batailles, comme l'illustre de belle manière ici la nouvelle intitulée *Foire d'empoigne*), deux bébés qui se noient, victimes de l'égoïsme ou d'un conflit familial, deux bébés comme des symboles d'avenir, et qui disparaissent si vite après leur naissance, comme s'il n'y avait pas d'autre sentiment à nourrir que le désespoir sur cette terre d'Ulster... Les seize nouvelles rassemblées dans ce recueil font ainsi très souvent froid dans le dos. Oscillant entre un fantastique créateur de terreur et un réalisme révélateur des pires vices sociaux, l'inspiration de Jan Carson dresse ici, en de multiples scènes, le portrait d'une Irlande du Nord toujours hantée par ses fantômes, ceux des vieilles légendes, comme ceux, plus proches et tout prêts à renaître, de la guerre civile des Troubles. C'est des fossés ténébreux des fermes comme des ombres sous les murs de Belfast que naît paradoxalement la force vibrante de ces histoires et l'étrange beauté de cette écriture.

Le fantôme d'un vieux bougre catholique empesté de son tabac et de ses propos bougons la banquettes arrière de la voiture dans laquelle une jeune fille accompagne sa tante pour vendre des confitures, et ce n'est qu'à l'approche de la frontière du Sud que cet encombrant personnage disparaîtra... Ailleurs, ce sont des méduses qui apparaissent dans une maison, ou bien une main rouge sanglante – le symbole de l'Ulster protestant – qui squatte un frigo et dont il est bien difficile de se débarrasser, et chacune de ces apparitions surnaturelle est comme un symptôme de culpabilité ou d'incommunicabilité... Un père anglais voit ses enfants disparaître dans le toboggan en plastique d'un fast-food, se rendant compte du même coup qu'ont disparu en même temps toutes ses illusions de pouvoir vivre durablement avec sa famille à Belfast. Et puis il y a

ce père terrible, qui trahit le rêve de sa fille à qui il a promis qu'elle pourrait vivre dans la caravane abandonnée si elle la nettoyait à fond durant l'été, ou cet autre, si respectueux des mauvaises traditions du village et indifférent à l'indignité de telles pratiques qu'il confie sa fille pour une initiation sexuelle à un vieux vicieux... Parfois, les choses se finissent mieux que l'histoire ne le laisse prévoir. Dans ces nouvelles qui révèlent les égoïsmes des unes et des autres ou les relents amers du conflit politico-religieux (le texte de « En général, les gens... », saisissant et glaçant, montre à quel point les flammes du brasier sont toujours prêtes à renaître !), Jan Carson n'épargne jamais son lecteur. On y retrouve ce fantastique sombre et cette vision d'une société cruelle, observée sans charité mais non sans humour, qui nous avaient déjà conquis dans ses deux romans traduits chez la même editrice, *Les Lanceurs de feu* (2021) et *Les Ravissements* (2023). Comme une occasion de plus de découvrir une formidable autrice, aussi douée, comme peut l'être une Joyce Carol Oates, pour le roman que pour les nouvelles !

- **Andrew O'Hagan, *Les Éphémères* (Métailié, août 2024, traduit de l'anglais, Écosse) :**

« Une conversation s'engagea sur l'instrument dont Karl Marx aurait joué s'il avait fait partie des Fall.. Elle s'enflamma aussitôt.

- Il jouerait du glockenspiel, affirma Hogg. Parce qu'il est allemand et qu'il s'agit de taper sur du métal. Un son industriel, ça correspond avec ce qu'il dit sur les moyens de production. Du glockenspiel, c'est sûr.
- Tu dis vraiment que des conneries, sérieux, dit Tibbs. Cet instrument...
- Le glockenspiel.
- Ouais, ça. Marx n'en aurait jamais joué. Un truc de bourgeois à la con. Et Mark E. n'aurait jamais accepté ça dans le groupe. Il l'aurait viré. Même si c'était Marx et qu'il était d'accord avec lui sur le prolétariat et tout, il l'aurait viré. Il aurait pu jouer de la basse. Un bon bassiste solide dans les Fall, ça c'est Marx.
- Du glockenspiel.
- Je vais te passer la tête à travers cette putain de fenêtre si tu le dis encore une fois, prévint Tibbs. Il n'y a pas une seule bonne chanson où on joue de ce machin.
- Faux. John Lennon l'utilise dans « Only a Northern Song ».
- C'est un truc de hippie.
- Glock...

Hoggs fit un bond de côté pour éviter le poing de Tibbs. Ils souriaient tous les deux. »

Un roman aussi enjoué qu'émouvant... En 1986, dans un quartier ouvrier de Glasgow, alors que Margaret Thatcher mène la plus autoritaire et la plus sadique des politiques économiques, sur fond de bande sonore punk, un groupe de potes se réunit dans des bars, des jeunes adultes qui boivent des bières en discutant de tout et de rien, du boulot et des filles, mais surtout de musique. Ils décident de partir ensemble pour tout un week-end de festival à Manchester, et c'est l'occasion d'une vraie fête, une parenthèse de liberté dans un quotidien marqué par la pauvreté et les frustrations. Trente ans plus tard, dans une deuxième partie du récit, un coup de téléphone réveille un passé enterré, et nous retrouverons nos héros (plutôt des anti-héros, d'ailleurs !), confrontés à une épreuve qui mettra à l'épreuve leur amitié...

Ce roman aura sans doute séduit Ken Loach, qui pourrait y trouver une belle source d'inspiration pour un film (on pense, en particulier, à la conversation en Noodle, l'un des personnages les plus emblématiques, et sa collègue « Rosa Luxembourg » au Point Info Emploi, nourri d'ironie critique à l'égard du mépris thatchérien pour les travailleurs et les chômeurs. Andrew O'Hagan sait dessiner à merveille les caractères des différents membres de la bande, tous hauts en couleur, et cela offre de truculents dialogues comme celui cité plus haut. Mais surtout, le récit, en passant d'une époque à l'autre, montre comment l'amitié, en dépit de l'effritement des relations entre les

copains, peut renaître avec une puissance inespérée. Un texte aussi drôle que poignant, prouvant que notre force d'« éphémères » réside dans la solidarité, une œuvre qui fait du bien par les temps qui courent !

- **Ante Tomić, *Les Enfants de Sainte-Marguerite* (Noir sur Blanc, août 2024, traduit du croate) :**

- « - Débattre de l'authenticité méditerranéenne n'a aucun sens, conclut le père Célestin.
  - C'est vrai, poursuivit Emil. Cette mer a été l'objet de guerres innombrables tout au long de l'histoire. La Grèce, Rome, l'Empire byzantin et l'Empire franc sont passés par ici. La domination était tantôt ottomane, tantôt vénitienne, tantôt française, tantôt autrichienne, tantôt yougoslave. Notre Syrien se réveille sur une plage et demande s'il se trouve en Italie. Mon ami, ç'aurait été le cas si tu étais venu hier. Les peuples et leurs religions se sont féroce­ment combattus en ces terres, mais bien plus souvent ils se sont mélangés, ont coopéré, échangé des chansons, des histoires et des recettes d'agneau à la broche, de fromage et de chèvre, de chou farci, de risotto à l'encre de seiche et de cévapčići. En résumé, tout est pareillement authentique et inauthentique dans notre monde méditerranéen. Tout est pareillement vrai et pareillement faux.
  - Quelle tartine ! se plaignit le père Célestin en se levant pour aller aux toilettes.
  - Parce que tes sermons sont plus courts ? lança Emil derrière son dos. »
- (p.151)

Une citation presque trop sérieuse, pour un récit truculent d'un bout à l'autre, mais qui reflète bien l'une des thématiques essentielles de ce roman, l'idée que le mélange des cultures est essentiel à la survie dans cette région d'Europe, presque la nôtre... Quand Selim, migrant syrien, débarque, dans des conditions dramatiques, sur la côte croate, il est d'abord complètement déboussolé. Mais il est très rapidement apprivoisé par la communauté de la petite ville de Sainte-Marguerite, séduite par son intelligence et sa beauté. Une petite ville où tout semble gouverné par une perpétuelle fantaisie. Un professeur de philosophie y est ainsi le directeur de la fanfare, le commissaire local a transformé les cellules vides en chambres d'hôtes, quitte à être obligé de leur rendre dare-dare leur fonction première en cas d'arrestation... Et puis, la cité est sous le patronage de Sainte-Marguerite, qui a le pouvoir de rendre fécond les couples infertiles, source d'un tourisme très particulier. D'ailleurs, les nombreux coûts censés remédier au mal d'enfants y sont salués, à chaque fois, par les braiements d'un âne. Un roman qui est aussi un manuel de cuisine, puisque l'on y débat de la meilleure recette du kebab local, les fameux cévapčići, au nom imprononçable, de la fabrication desquels Selim devient le champion.

Un roman satirique et farceur, genre qui est la spécialité de l'auteur, mais qui est en même temps une magnifique ode à l'amour (surtout quand il devient fécond, grâce à la sainte !), et un bel appel à la tolérance... Quoi, vous hésitez encore à débarquer avec Selim sur ces rivages accueillants ?

- **Michael Magee, *Retour à Belfast* (Albin Michel, août 2024)**

« On n'avait pas prévu de boire autant ce jour-là, mais il faisait un temps agréable et il y avait plein de bars dont les terrasses se remplissaient à mesure que l'après-midi avançait, ce qui nous permettait d'économiser quelques billets en finissant les pintes que les gens laissaient sur les tables au moment de s'en aller. Mairéad était un peu dubitative au début, elle trouvait que ça faisait pingre, sans parler des microbes en tout genre qui devaient pulluler sur le rebord des verres dans lesquels tous ces gens avaient bu. Et puis, petit à petit, elle a commencé à mettre ses réserves de côté, s'emparant de préférence des verres abandonnés par des femmes, ou alors par des beaux mecs. Hors de question pour elle de toucher à ceux laissés par les types qui se curaient le nez ou qui se grattaient le cul, par les vieux qui transpiraient, ou de boire les fonds de bière

restés trop longtemps au soleil. Mais en fin de journée, toutes ses inhibitions se sont envolées. Elle est allée se planter devant un groupe de mecs dans la quarantaine et elle leur a demandé : Vous allez les finir, vos pintes, ou quoi ? » (pp.121-122)

En Irlande du Nord, la période des « troubles », la guerre civile opposant protestants et catholiques, et l'IRA à l'armée britannique, semble désormais terminée. Pourtant, ici comme chez Jan Carson, elle s'invite au détour de nombreuses pages, comme si ses fantômes devaient hanter pour l'éternité ce morceau de territoire... Sean est revenu depuis peu à Belfast, après avoir vécu quelques mois à Liverpool pour y faire ses études universitaires. Il habite à nouveau son quartier natal, un secteur catholique miné par la pauvreté et le trafic de drogue, renouant avec une mère dysfonctionnelle et un frère qui multiplie les petits actes de délinquance ! Allant de petit boulot en petit boulot, ayant du mal à garder un travail régulier, il fréquente les bars et parfois s'y trouve mêlé à de mauvaises querelles... Après un coup de poing de trop, le voilà condamné à des heures de travaux d'intérêt général, qui l'amèneront à découvrir, à travers les conversations avec ses compagnons de pénitence, une autre face de la misère locale. Et puis, rencontrant Mairéad, une ancienne petite amie qui a fait de meilleures études et rêve de partir à Berlin, il renoue avec elle, ce qui lui permettra de connaître un autre monde, celui des galeries d'art et de leur public plus huppé. Mais loin de le transformer, cette expérience ne fera que lui faire prendre davantage conscience du fossé social et culturel qui le sépare de ses nouveaux amis...

Le roman de Michael Magee dresse un portrait sans concession de Belfast, une ville qui semble n'offrir à sa jeunesse, lorsque celle-ci n'est pas du bon côté du partage des richesses et des appartenances religieuses, qu'un avenir triste et misérable, une ville que, beaucoup, à l'image de Mairéad, cherchent à quitter au plus vite. Mais, en même temps, le réalisme désespérant du récit est tempéré par la gouaille des dialogues et un humour constant, comme peuvent en témoigner les deux passages que nous avons cités, et le lecteur se trouve emporté par la vivacité d'une intrigue et le rythme d'une écriture qui rendent ce texte très agréable. Oui, ce voyage à Belfast vaut vraiment le détour !

## • ...et encore quatre traductions que nous avons déjà feuilletées et que nous lirons maintenant, confiant dans le plaisir qu'elles nous donneront ! :

- *Histoire d'une domestication*, Camila Sosa Villada (Métaillé, traduit de l'espagnol, Argentine)
- *Le Champ*, Josef Winkler (Verdier, traduit de l'allemand, Autriche)
- *La lumière vacillante*, Nino Haratischwili (Gallimard, traduit de l'allemand, Géorgie/Allemagne)
- *La Bedondaine des tanukis*, Hisachi Inoue (Zulma, traduit du japonais)

## Un polar et quelques... :

Outre les inévitables nouveaux romans policiers d'Olivier Norek, de Michael Connelly ou d'Olivier Truc, on peut recommander le dernier Jo Nesbø, *Le téléphone carnivore* (Gallimard), dans lequel l'auteur, délaissant sa matière traditionnelle, rivalise en horreur avec Stephen King ou le roman de Carmen Mola (une œuvre à six mains...), *L'année du cochon* (Actes Sud), toujours aussi noir que jubilatoire... Et puis, ce petit régal, marquant le retour de Petros Markaris, notre grec préféré :

- **Petros Markaris**, *La Révolte des Caryatides* (Cambourakis, septembre 2024)

« Nous sommes les Caryatides, nous ne sommes pas des ornements, mais des colonnes. Les colonnes de bâtiments, mais aussi de notre civilisation. Nous sommes dans un jour de deuil. Dès demain le combat commence. Nous vous appelons tous à vous soulever et combattre avec nous. » (p.49)

Un nouveau roman de Petros Markaris, auparavant l'une des figures majeures de la collection noire du Seuil, mais désormais édité, depuis quelques titres, par Cambourakis, et toujours excellemment traduit par Hélène Zervas et Michel Volkovitch, c'est comme d'habitude une fête ! On y retrouve, au-delà d'une intrigue bien retorse, toute l'acuité du regard de l'auteur sur la société grecque contemporaine et ses soubresauts politiques, mais aussi, et ce n'est pas le moindre des enchantements, la chronique tendre et drôle de la famille du narrateur, le commissaire Kostas Charitos (qui a, comme on le verra, pris du galon, découvrant d'ailleurs que la position du « plus en plus chef » n'est pas toujours très agréable...), et son rêve d'un monde plus juste et fraternel à travers ses actions solidaires pour la survie du « refuge » de son vieil ami, le communiste Zissis, une façon de réaliser à petite échelle des idéaux utopiques que partage à l'évidence son créateur.

Alors que le pays sort tout juste de la période du Covid, de puissants investisseurs américains contactent les plus hautes autorités de la Grèce pour leur soumettre un étonnant projet. Mettant leurs capitaux et les ressources de l'intelligence artificielle à profit, ils proposent de créer sur l'Île d'Eubée, récemment dévastée par les flammes, une nouvelle cité qui trouverait modèle dans la démocratie de l'Athènes antique, de rénover d'autres sites comme celui du Cap Sounion où ils créeraient une marina, et de construire un train qui relierait les différents hauts lieux de l'ancienne Grèce entre l'Attique et le Péloponnèse, train dans les wagons duquel les voyageurs pourraient côtoyer, sous forme de clones mécaniques, les plus grandes figures du monde hellénique antique. Une alléchante perspective, en apparence, pour un pays en quête d'une nouvelle manne touristique, à la sortie du temps des vaches maigres...

À peine promu au poste de Directeur de la sécurité de l'Attique, voilà Kostas Charitos chargé de veiller sur une délégation de ces investisseurs, arrivée dans la région pour visiter les futurs sites de leurs installations. Mais, très vite, la situation se complique avec l'apparition des Caryatides, un groupe de femmes militantes qui entendent s'opposer de toutes leurs forces à un projet qu'elles estiment nuisible, propre à déposséder leur pays de sa culture et de son patrimoine au seul profit d'un groupe de capitalistes. Leur protestation entraîne des manifestations violentes et les réactions se déchaînent sur les réseaux sociaux. Et bientôt, on apprend l'assassinat d'une des meneuses du groupe... Supervisant l'enquête sur ce meurtre, que dirige Antigoni Ferleki, une jeune femme commissaire, qu'il a nommée (provoquant une vraie petite révolution dans un service jusque-là dominé par les hommes) à sa place à la tête de la Brigade criminelle, Kostas Charitos découvre bientôt que les bienfaiteurs de la Grèce ne sont pas forcément ceux que les médias présentent comme tels !

Le style de Petros Markaris, qui fuit tout lyrisme dans l'écriture même lorsqu'il évoque les émotions de ses personnages, frappe par son dépouillement, mais la trame du récit, comme à l'accoutumée, sert avec efficacité la fable politique. Outre la dénonciation de la volonté de mettre la Grèce à nouveau sous tutelle économique, l'histoire illustre ici la montée du féminisme dans une société jusque-là très machiste, l'essor de la puissance des femmes à travers les courageuses militantes des Caryatides, mais aussi et surtout du personnage de la nouvelle commissaire, pleine d'intuition et d'intelligence relationnelle, même si elle est parfois rattrapée par de mauvais fantômes. On connaissait déjà la malice d'Adriani, la femme de Kostas, et les revendications de Katérina, sa fille avocate, on partage désormais avec plaisir les jugements tout en finesse de sa collègue Antigoni, la bien nommée, très appliquée à se créer la meilleure place au milieu des mâles de la brigade ! Et puis, au-delà de l'intrigue policière, ce roman est aussi le lieu où réaffirmer le souci de l'accueil des migrants, dans un pays dont on sait à quel point leur présence peut y être contestée, et le besoin de solidarité, sinon de justice sociale revendiqué par Petros Markaris. Un roman ? Non, ou pas seulement.. le meilleur des guides peut-être pour visiter la Grèce d'aujourd'hui !

**... Une poignée de réjouissantes ou instructives BD** (à moins qu'il ne s'agisse de romans graphiques, on avoue ne pas trop connaître la différence !) ... :

- **Thomas Gosselin, Benoît Guillaume, *Ça dépend des animaux*** (Sarbacane, août 2024) :

Parce que la rentrée littéraire, c'est aussi le temps de la parution de quelques réjouissants « petits Mickeys », voici une BD plutôt insolente pour notre humanité, un pied-de-nez à notre anthropocentrisme, une invitation à nous « reconnecter » aux animaux, à comprendre, puisque, comme le laisse entendre à un moment donné dans l'histoire l'une des bêtes du zoo, vivre dehors et libre, c'est quand même toujours vivre entre des murs, qu'il vaut peut-être mieux partager le monde plus équitablement et solidairement avec les autres espèces.

Au zoo de Vincennes, brusquement, les haut-parleurs demandent aux visiteurs de ne pas quitter le zoo, d'accepter d'y être confinés provisoirement sans forcer la sortie. À la curiosité inquiète succède bientôt la panique générale, tout le monde essayant de s'échapper... D'autant plus que les animaux eux-mêmes semblent se comporter étrangement et que, très vite, dans les allées, on en croise certains, ayant franchi les barrières de leurs enclos... Avec souvent des commentaires, plein d'ironique sagesse, sur cette nouvelle et troublante proximité ! Ainsi, d'un babouin à un gibbon, en passe de s'évader du zoo, cette confidence (p. 73) :

"-Nous deux dehors, nous étoilerons le monde entier, assez rapidement par notre personnalité et notre fantaisie.

Nous serons si merveilleux que nous ne ferons pas de jaloux. Nous voyagerons d'un zoo à l'autre pour multiplier les foyers de dissidence, afin d'embraser la Terre de beauté et de joyeuse terreur."

Parce qu'elle invente, avec beaucoup de finesse et de lucide malice, un allègre carnaval, un réjouissant bordel au zoo de Vincennes et dans les rues de Paris, appelant à révolutionner notre regard sur nos amies les bêtes, « *Ça dépend des animaux* », avec Thomas Gosselin au scénario et Benoît Guillaume au dessin (très agréable fouillis, où s'entremêlent décor rocailleux et figures animales ou humaines, souvent à peine esquissés, à l'image du chaos suggéré), tout juste paru aux éditions Sarbacane, est un véritable d'ingéniosité spirituelle... À découvrir sans tarder !

- **Eric Corbeyran, Michel Colline, *Les Yeux doux*** (Glénat, août 2024) :

Second volume de la série « Et si vous vous tapiez un petit Mickey entre deux romans de la Rentrée ? », ce chef d'œuvre, tant pour l'histoire, troussée par Corbeyran (dans le meilleur de sa forme !), que par le dessin plein d'expressivité et de fantaisie de Michel Colline !

Et puis, disons-le, le meilleur des remèdes (avant l'action, quand même...) au spleen politique envahissant la France d'un été 2024 sous surveillance, une France « de pain et de jeux » mais où l'on se fait voler (au moins, c'est, désolé, ce qu'en pense le libraire...) la démocratie par celui-là même qui est censé la faire vivre, et il y a, sans aucune préméditation sans doute, dans cette BD, quelques échos à cette réalité-là (y compris à un moment donné avec un débat entre une sorte de gauche mollassonne et des indignés plus radicaux...), et comme un encouragement à la changer !

Mais ces « Yeux doux » (et ne vous y trompez pas, ce ne sont pas d'abord ceux de l'amour : c'est d'ailleurs, comme les célèbres formules, genre « la guerre, c'est la paix » du 1984 d'Orwell, une des très bonnes idées de ce récit !) sont avant tout une excellente bande dessinée de science-fiction, décrivant un monde où les êtres humains sont réduits à l'esclavage d'un système où ils consomment sans réflexion ce qu'ils produisent sans âme (tiens, ça vous rappelle quelque chose ?), sans aucune possibilité d'infraction ou de révolte, en apparence, tant ils sont épiés à chaque instant. Pourtant, il reste une autre vie dans les marges, en particulier ce « Jardin des Bennes » (génialement nommé aussi !), où se retrouvent exclus et réfractaires, et peut-être, quand ces exilés du système s'unissent, un autre monde à inventer !

Une épatante imagination, tous les pétilllements de l'humour, un grain de fantastique (quand l'« invisibilité sociale » devient pour ceux qu'elle touche bien concrète), et des chapitres placés

sous le signe, en exergue, de citations des meilleurs penseurs de la critique sociale... Un feu d'artifice, quoi, presque celui des grands soirs ! Alors, vous craquez ?

- **Victor Hussenot, *La Brigade* (La Joie de Lire, août 2024)**

« Alors ?! Après des siècles de bons et loyaux services, c'est comme cela que l'on me remercie ?! Lecteurs ingrats ! Moi qui ai dédié ma vie à votre cause ! Combien de fois ai-je servi vos désirs ? Votre soif d'aventure ? A combien de reprises mon âme fut celle d'un chevalier galopant au gré de vos imaginaires ?! « Excalibur », c'était moi ! « Les Chevaliers de la Table ronde », encore moi !! « La Quête du Graal », votre serviteur, encore ! « Merlin l'enchanteur », c'est moi !!! JE SUIS MERLIN L'ENCHANTEUR, MAIS J'AI ÉTÉ AUSSI TOUS LES AUTRES MAGICIENS DE TOUTES LES AUTRES HISTOIRES AU MONDE !!! MOUHAHAHA !! ... Humm... Il faut bien reconnaître qu'aujourd'hui tout le monde s'en moque... Ce que j'ai toujours craint est manifestement en train de se produire... Je suis en train de sombrer dans l'oubli... » (pp.10-12)

Vieilli et aigri, devenu à ses propres yeux un « vieil héros poussiéreux », se sentant désormais oublié par tous les lecteurs, Merlin l'enchanteur décide, au début de cette formidable histoire, d'aller voir son « ami Pierrot », habitant de la « Côte des contes », pour lui demander de l'aider à retrouver son aura d'antan. Il se laisse convaincre par ce magicien des mots d'accomplir une « quête chimérique », avec l'aide de quelques valeureux guerriers pour reconquérir son lustre passé. Et voilà, les deux amis lancés sur la route de la gloire, rencontrant sur leurs chemins Barbare et Fantôme, deux personnages de romans et de cinéma, s'ennuyant comme rats morts dans leur retraite anticipée, et qu'ils embauchent, après truculent discussion, comme compagnons de leur quête. Commence alors un vrai parcours d'embûches, une errance mouvementée qui suit bizarrement l'ordre alphabétique dans un paysage truffé de chausse-trappes... Bientôt, la curieuse Oiseau-fusain, aux traits de génie, s'associe à la troupe, lui apportant son aide précieuse pour transporter Merlin ou transformer les lignes de la réalité. Mais la quête se complique, quand le plan du voyage imaginé par Pierrot se voit chamboulé par l'apparition d'un méchant personnage, plein de perfide malice...

La Brigade, c'est 320 pages de foutu charme, et rien qu'à cause de ça, on admire le pouvoir retrouvé de Merlin et Pierrot distillant à travers ce pavé graphique tous les sortilèges de leurs pouvoirs magiques ! Du fantastique déjanté, de l'humour à pleines brassées, des clins d'œil permanents aux classiques de la littérature et de la BD, à commencer par le Philémon de Fred et ses errances alphabétiques, mais aussi avec Tintin, Charlie, Astérix et tant d'autres héros de la tradition. On s'arrête là dans une île mystérieuse qui ne déplairait pas à Jules Verne, on s'assied ailleurs à la terrasse d'un estaminet qui rappelle bougrement le Café de la Plage de Régis Franc, on traverse des contrées qui évoquent des décors à la Claude Ponti. Et ce jeu permanent avec la mémoire du patrimoine du genre se déploie dans des pages où c'est souvent l'art du scénariste ou du dessinateur qui devient l'enjeu de l'histoire, quand telle case devient fenêtre-piège pour rejoindre une autre étape de l'épopée, quand des phylactères, ces bulles de BD, ici vides de texte, sont utilisés comme ballons pour voler, quand les marteaux-encreurs des agents de la voirie textuelle sont à sec, faute de cartouches d'encre... Finalement, c'est aussi cela l'épopée nouvelle de Merlin et Pierrot, une allégorie de l'art bédésiste, suggérant que « le scénario idéal », c'est peut-être « l'alphabet lui-même, l'alpha et l'oméga de l'écriture », pour citer les derniers mots de cette épatante aventure. Enfin, les derniers mots, pas tout à fait... puisque Victor Hussenot ajoute quelques pages bien stimulantes qui donnent juste envie de revenir encore et encore au cœur d'un ouvrage qui n'en finirait plus de révéler ses trésors cachés... Bon, vous attendez quoi pour rejoindre La Brigade ?

- **Boucq, *Le petit Pape Pie 3.14 arrondit les angles* (Fluide glacial, septembre 2024) :**

Alerte ! Notre terre, perdant sa douce rondeur habituelle, virerait cubique ! Avec le risque qu'à terme, elle ne devienne même Rubick's cube, et que placée ainsi entre les mains d'un destin malin, elle n'entraîne pour elle-même et les humains qui l'occupent un insurmontable chaos... Fort heureusement, le bon Petit Pape Pie 3.14, à la gaieté de vivre et à la générosité inversement proportionnelle à sa taille rikiki, veille au grain terrestre et va s'efforcer de rendre, aidé par son

fidèle garde du corps géant (le couple des deux prélats fait songer parfois à une forme d'inversion hiérarchique de la paire Don Quichotte et Sancho Pança!), sa traditionnelle rotondité à notre planète. Et, pour cela, il emploiera quelques techniques follement révolutionnaires, tout en affrontant les inquiétantes et envahissantes racines carrées des pissenlits ou la grosseur cubique des servantes du Vatican, mettant au monde de mignons rejets cubiques, plein de malices et faciles pièces pour jeu de Lego...

On l'aura compris, le petit dernier de Boucq, aux éditions Fluide Glacial, second volume des aventures du Petit Pape, est un régal plein de drôlerie, au rire fécondé autant par le jeu sur les mots que par le grotesque du dessin ou le comique de farce permanent. Les situations délirantes s'enchaînent les unes aux autres, et on s'amuse de l'ingéniosité déployée par le pontife et son créateur pour résoudre les malheurs du monde. L'histoire elle-même peut d'ailleurs se lire comme une gigantesque métaphore de l'état de notre globe, soumis au changement climatique et à la folie meurtrière ou politique des hommes (la mise au carré évoquant l'envahissement de la planète par les régimes autoritaires...), et l'on se prend à rêver qu'un bon petit génie, papal ou non, puisse ainsi surgir pour nous éviter le pire ! L'album se poursuit avec d'autres histoires, mettant le héros catho aux prises avec la jeunesse, la mode du tatouage ou le choix d'un animal de compagnie... avec le même humour délicieusement grinçant. Alors, certes, on peut penser que ce n'est pas toujours le meilleur de Boucq, et que son extraordinaire talent s'exerçait mieux dans ses précédents albums. Mais on prend quand même un vrai plaisir à lire ces aventures du Petit Pape, il serait dommage de bouder sa sainte et enjouée compagnie !

- **Joe Sacco, *Guerre à Gaza* (Futuropolis, septembre 2024) :**

« On pourrait légitimement se demander : les Lumières ont-elles été ensevelies sous les décombres de Gaza, où les décombres sont-ils la conclusion logique des Lumières ? [...] Civiliser a toujours été le fardeau par défaut de l'Occident, et le massacre de masse, l'outil le plus brillant de sa boîte. Les Américains avaient leur destinée manifeste, les Français avaient leur Algérie, les Britanniques leur Kenya, les Australiens leur Tasmanie, et les Allemands... Et maintenant, ensemble, ils ont Gaza. » (pp.29-31)

Au moment où les Israéliens étendent de plus en plus leur guerre à la Cisjordanie et au Liban, le cri poignant d'un grand de la BD engagée, déjà connu pour sa solidarité ancienne avec les Palestiniens avec ses précédents albums, Gaza et Palestine... Rappelant son indignation, face à la violence sans nuance du Hamas, le 7 octobre, il montre toute la disproportion de la réaction de Netahnyaou et de son armée, et dénonce l'indifférence et la complicité des puissances occidentales, qui fournissent des armes aux génocidaires. Un encouragement nécessaire pour ne pas abandonner le combat face à ce qu'il représente aussi comme menace pour notre propre "humanité" !

## **... et enfin, toujours des textes vantant les bienfaits de la fréquentation des livres !**

Outre l'essai d'Antoine Compagnon, *La Littérature, ça paie !*, qui entend redonner à la littérature ses lettres de noblesse dans l'enseignement, au moment où elle connaît une vraie déroute, en célébrant tout ce qu'elle apporte à notre esprit et tout ce qu'elle nous offre comme ressources dans nos vies, on voudrait signaler ce texte, juste paru, de Lydie Salvayre :

- **Lydie Salvayre, *L'Honneur des chiens* (L'Ire des marges, septembre 2024) :**

Les « chiens » de Lydie Salvayre, ce sont ces petits textes de quelques pages, ces à-côtés des romans ou des essais, où elle déclare ses détestations ou ses amours politiques ou littéraires, ses hommages et ses colères, des textes de lectrice qui accompagnent sa création, en révèlent les inspireurs et les œuvres avec lesquelles elle aime bien dialoguer. Ainsi, ici, des passages

évoquant sa lecture approfondie du Quichotte, dont on sait quelles magnifiques lettres elle a pu engendrer, dans *Rêver debout* (Seuil, 2021). Ainsi, également, de la reconnaissance témoignée à Thomas Bernhard, Eric Chevillard et Claude Simon, ou encore à « Molly [sa] préférée. Molly qui dit oui à l'amour, aux fariboles, aux frivolités, aux mensonges, aux désirs, au sexe, au chant, à la beauté. », Molly Bloom, l'héroïne de l'*Ulysse* de Joyce. Des textes mordants, allègrement fou-fous et courant de droite à gauche, aboyant parfois sans vergogne ou, au contraire, affectueux et tendres, avec des écrivain.es ou des héro.ïne.s à qui l'autrice adresse des « Mon très Illustre », « Mon Énorme » ou « Mes sœurs Anne » . Des vant la télétextes grognons ou babines réjouies, des textes gueules ouvertes, comme des chiens quoi ! Sur la tabk

- Divisé en trois grandes parties, « Mes poétesses et poètes », « Mes guerrières », « Mes colères et leurs raisons », le recueil nous invite à découvrir un peu mieux les ressorts de l'œuvre de la grande Lydie, et l'on se régale de ces partis-pris ou de ces tirades amoureuses, au ton enjoué, acide ou tranchant, à l'audacieux lyrisme ! Et quand l'écrivaine nous dit : « J'aurais aimé être Sylvain Tesson », on goûte évidemment la plaisanterie. Allez, laissez-vous mordre par Lydie Salvayre, ça vous requinque le goût de lire et de résister à l'air du temps !

*... et maintenant, il ne nous reste plus qu'à  
souhaiter **bonne lecture** !, à vous et à tous les  
heureux lecteurs qui fréquentent vos  
bibliothèques !*

